

4118

Bianchi copiato da me colla
sua permissione

G. B. Viotti

(Treatise on the Theory & Practice
of Counterpoint of Signor Maestro
Bianchi copied by me with his
permission

G. B. Viotti

I am afraid I cannot
lend the miniature as I have
hung it in the Aunt's room & she
would not like to be without
it.

The larger portrait however,
if considered to be an appropriate
Exhibit - will be the more
interesting of the two by far.

I go to Southsea tomorrow
returning Monday -
Yrs most truly,
Alfred Greene

4118





Letter from Viotti to Caroline
Chimney dated 8^{bre} 1798 ✓

Pans des Vaches - Viotti ✓

Viotti's will ✓

Eight letters from the late Duke of
Cambridge to Viotti (3 on $\frac{1}{2}$ sheets
of note - 1 on $\frac{1}{2}$ sheet letter) ✓

Letter from George Banning to Mrs
Chimney on death of George Chimney

Letter from Duke of Cambridge to
Mrs Chimney -

Letter from Samuel Rogers the
poet (to Mrs Chimney?)

27 Tedworth Square

Friday

(Mar 1895)

Dear Edward,

Viotti's portrait is

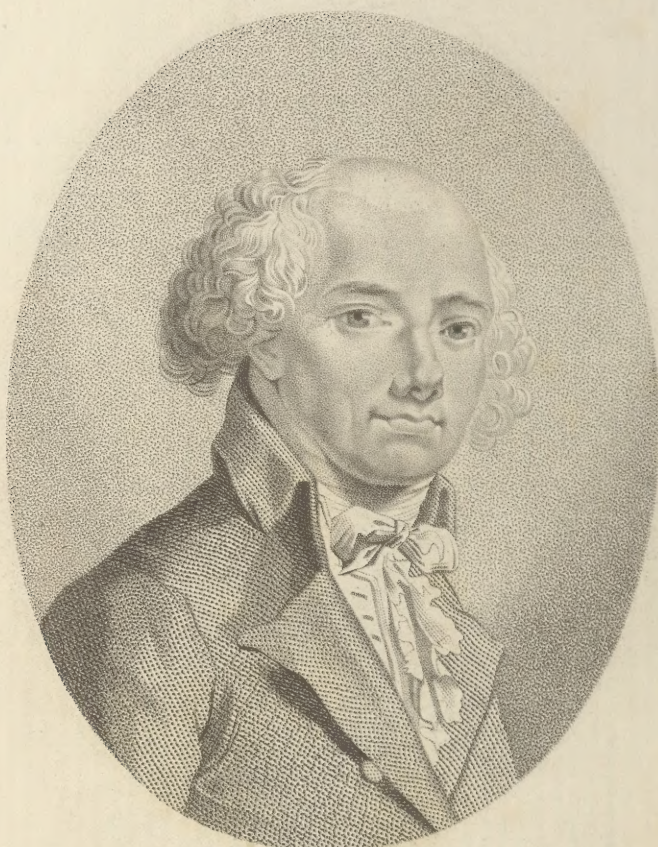
2 ft 9 $\frac{1}{2}$ in high by 2 ft 5 in wide
(Extreme size of frame)

Viotti's Bust is 2 ft 7 in high by
1 ft 10 in wide & is in plaster

Cherubini's Bust is 2 ft high by
10 $\frac{3}{4}$ in wide - & is in plaster also -

I cannot find the date of Viotti's
portrait or bust - but Madame Lebrun
who painted the portrait has it in the list
of her portraits (Souvenirs de Madame
Lebrun 3 vols) as being painted after her
return to Paris from England between
1798 & say 1800 or something

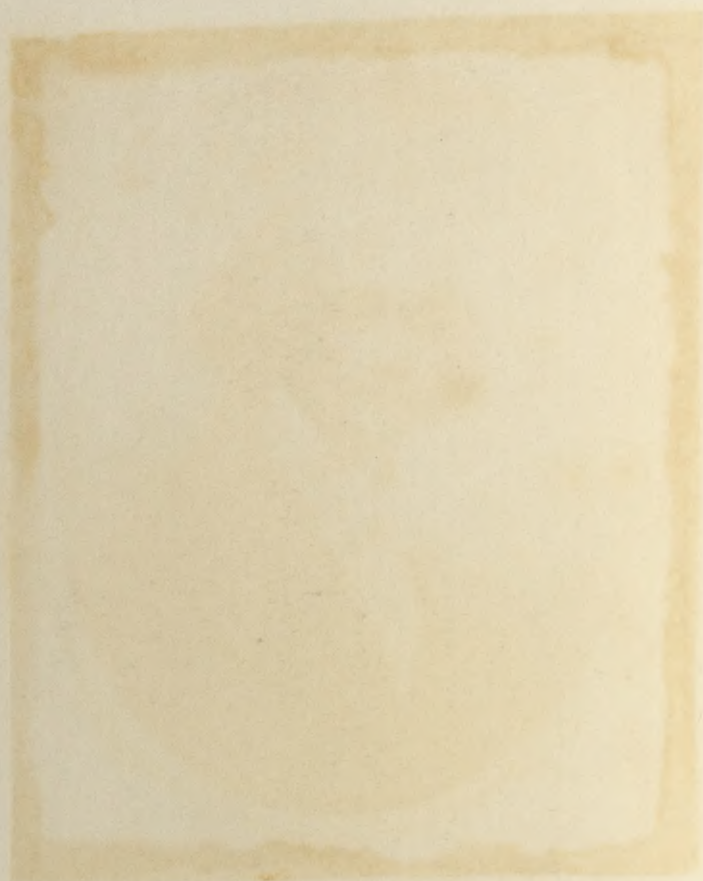
The 2 vols manuscript written by Viotti
& his wife are entitled Trattato Teorico
& pratico del Contrapunto del Sig.^{ro} Maestro



W. Arndt sc.

J. P. VIOTTI.

Chez Breitkopf & Härtel à Leipzig





This engraving by Anthony Cardon, from G. Chini's portrait of N. P. Paganini is from the collection of Julian Marshall & was exhibited by him at the International Inventions Exhibition 1885 (Sect: Music) Vide Catalogue of the Loan Collection of Musical Instruments & Division 7. (p 27. in 3rd Edition)

It was also reproduced upon the title-page of his "Six Duos Concertants pour Deux Violons". Vide the reduction on page 43. b.



1897. Viotti (J.-B.), violoniste et compositeur, pour son instrument
(1763-1824). Manuscrit autographe signé. (Provenance de la vente de
J. B. Viotti depuis son décès dans la vente jusqu'au 9 mars 1897
Hambourg, le 22 mars 1798. 8 pages inédites.
Curieux et important manuscrit.

Catalogue

d'un très beau choix

d'Antographes de Musiciens

(Manuscrits de musique, lettres et pièces diverses)

provenant pour la plupart de la collection

de

feu Mr. Alfred Bovet (de Valentigney).

Johann Seb. Bach - Friedemann Bach - Beethoven -
Bizet - Boccherini - Cherubini - Chopin - Donizetti
Georg Friedr. Haendel - Joseph et Michael Haydn -
Liszt - Mehul - Mendelssohn-Bartholdy -
Meyerbeer (série importante de lettres adressées à lui -
Mozart - Puccini - Saechini
Franz Schubert (lettre et compositions) - Schumann -
Heinrich Schutz - Richard Wagner - Carl Maria von Weber
etc., etc.

La Vente aura lieu à **Berlin**

SW., Bernburger Strasse 14

le Jeudi 7 Mars 1901

à 10 heures du matin et à 4 heures de l'après-midi

sous la direction

de Mr. Leo Liepmannsohn.

(Leo Liepmannsohn. Antiquariat).

n-Versteigerung.

log

Monen Sammlung

tographen

ed sonstige Schriftstücke

alter (der verstorbenen Herrn

de Valentigney)

en Bach - Beethoven
- Chopin - Donizetti -
- Joseph und Michael Haydn -
- Mendelssohn-Bartholdy -
- Meyerbeer (série importante de lettres adressées à lui -
- Mozart - Puccini - Saechini
- Franz Schubert (lettre et compositions) - Schumann -
- Heinrich Schutz - Richard Wagner - Carl Maria von Weber
etc., etc.

zu Berlin

en 7. März 1901

Nachmittags 4 Uhr

unter der

hn. Antiquariat

r-Strasse 14.

Dear Sir
I thank you for the signed
catalogue. I am sorry
I cannot return it to you
about the birthday of
the son of Mr. Bovet. I am
really formerly in your
service of Mr. Bovet. I have
the same for me. I have
to give you the
last year.
Yours very obligingly
Leo Liepmannsohn
Berlin 20/3 1901.

Donné a Hambourg par Viotti lui même à Mr. Coleman
Macgregor Consul Britannique à Teneriffe.

Précis de la vie de J. B. Viotti.

Carte postale — Union postale universelle

Edw. Keron - Allen Esq.

London, W.
17 Carlisle St.
Soho Sq.



De la Hambourg par l'Alle de la
à l'Alle de la Hambourg par l'Alle de la
à l'Alle de la Hambourg par l'Alle de la

Crépus de la vie de M. Pott

Autographe
A. Pott

Précis de la vie de J. B. Viotti
depuis son entrée dans le monde jusqu'au 6. mars, 1738.

L'idée d'avoir été méconnu, d'avoir été jugé défavorablement, pese trop sur mon coeur pour que je ne tente pas tous les moyens possibles afin de détruire l'impression funeste qu'une fatalité a rependu sur mes actions.

L'un des meilleurs ce me semble, est celui de donner un précis bien ingénû, bien sincere de ma vie, depuis mon entrée dans le monde jusqu'a ce jour. Je m'en servirai donc, et je raconterai fidelement le bon et le mauvais de mes démarches; et Dieu qui lit dans toutes les ames, sera le témoin severe de la sincerité de la mienne.

Oh vous qui tenés les balances de la justice entre vos mains, vous qui ne voulés en faire qu'un bon usage, vous a qui le mal repugne, deignés jeter les yeux sur cet écrit, le lire avec interet et prononcer impartialement si je suis coupable ou non.

Né d'une famille honnête, qui me destinoit à un autre état, je choisis malgré-selle la profession musicale. Je vins de Lombardie lieux de ma naissance à Turin pour faire mes études. Et là sous la protection du Prince de la Cisterna où il me logeois, je passai la vie de l'enfance entre quelques étourderies et infiniment d'étude.

Arrivé à l'époque où je crus savoir quelque chose, je quittai cette Ville dans l'intention de voyager et former de plus en plus mon talent. Geneve fut le premier lieu où je me fis entendre, c'étoit ce me semble en 1750, et l'encouragement que j'y reçû, me fit résoudre à poursuivre ma route.

Extrait des lettres de M. de M...

depuis son entrée dans les mondes jusqu'au 2 mars 1798

L'idée d'avoir été méconnu, d'avoir été jugé défavorablement, peu trop sûr mon cœur pour qu'il ne cherche par tous les moyens possibles afin de déterminer l'impression fautive qu'une fatalité a répandue sur mes actions.

L'un des meilleurs remède, est celui de donner un précis bien ingénu, bien sincère de sa vie, depuis son entrée dans les mondes jusqu'à ce jour. Je m'en sers donc, et je raconterai fidèlement le bon et le mauvais de mes démarches, et Dieu qui lit dans toutes les cœurs, sera le témoin sincère de la simplicité de la mienne.

Où vous qui tenez les balances de la justice entre vos mains, vous qui ne voulez en faire qu'un bon usage, vous à qui le mal repugne, daignez jeter les yeux sur ce écrit, le lire avec intérêt et prononcer impartialement si je suis coupable ou non.

Né d'une famille honnête, qui me destinait à un autre état, je choisis malgré elle la profession musicale. Je vins des Lombardes lieux de ma naissance à Suva pour faire mes études. Et là sous la protection des frères de la Cisterne chez qui je logeais, je passai les six de l'enfance entre quelques étourderies et infiniment d'études.

Arrivé à l'époque où je vous devois quelque chose, je quittai cette ville dans l'intention de voyager et former des plus en plus mon talent. — Je fus le premier liant où je me fis entendre, et tout se termina en 1788, et l'encouragement que j'y reçus, me fit rendre à poursuivre mes vœux.

Déjà une petite célébrité me précédait à Berne, je n'eus tardé guères à la suivre. Là je fus reçu avec toute la bienveillance que j'avois pu désirer, et le goût des voyages s'imprima de plus en plus dans moi.

Je quittai la Suisse et me rendis à Dresde. J'eus l'honneur d'être présenté à S^t. Electeur, et il eut la bonté d'apprécier à mon talent.

Je fus ensuite à Berlin. Monsieur le Comte Fontane, alors Ambassadeur du Roi de Sardaigne à la Cour de Prusse, eut la bonté de me recevoir et me loger chez lui. Il n'en fallut pas davantage pour avoir l'entrée des maisons respectables de cette Capitale. C'est là où j'ai eu le bonheur de connaître M^r. Liston actuellement l'un des ministres de S. M. Britannique, qui m'a toujours témoigné depuis un intérêt sincère — Frédéric le Grand me fit l'honneur de m'entendre, et j'eus celui de faire souvent de la Musique avec le dernier Roi défunt.

Je quittai cette Contrée et me rendis muni de lettres de recommandation à Vienne où je fus reçu comme je l'avois été en Prusse. De là je partis pour St. Pétersbourg ; Le Prince Potemkin me présenta à l'Impératrice, elle daigna m'entendre, et L'Empereur actuel m'honora aussi de ses suffrages.

Je repartis de cet Empire vers la fin de 1781. Je visitai de nouveau quelquesunes de ces cours du Nord aux quelles j'ai devoir tant de reconnaissance et me rendis enfin à Paris, dans l'intention d'y passer deux ou trois mois pour me faire entendre sur ce grand Théâtre. J'eus le bonheur (qui est être dirigé vers le malheur) d'en être bien accueilli, et je me encore

Déjà une petite célébrité me précédait à Berne; je ne tardai guère à la suivre. Là je fus reçu avec toute la bienveillance que j'avois pu désirer, et le goût des voyages s'imprima de plus en plus dans moi.

Je quittai la Suisse et me rendis à Brasse. J'eus l'honneur d'être présenté à L'Electeur, et il eut la bonté d'applaudir à mon talent.

Je fus ensuite à Berlin. Monsieur le Comte Fontana alors Ambassadeur du Roi de Sardaigne à la Cour de Prusse, eut la bonté de me recevoir et me loger chés lui; Il n'en fallût pas d'avantage pour avoir l'entrée des maisons respectables de cette Capitale. C'est là où j'ai eu le bonheur de connaître Mr. Eaton actuellement l'un des ministres de S.M. Britannique, qui m'a toujours témoigné depuis un intérêt sincère - Frédéric le Grand me fit l'honneur de m'entendre, et j'eus celui de faire souvent de la musique avec le dernier Roi défunt.

Je quittai cette Contrée et me rendis muni de lettres de recommandation à Varsovie où je fus reçu comme je l'avois été en Prusse. De là je partis pour St. Petersbourg; le Prince Potemkin me présenta à l'Impératrice, elle daigna m'entendre, et L'Empereur actuel m'honora aussi de ses suffrages.

Je repartis de cet Empire vers la fin de l'Eté, je visitai de nouveau quelques unes de ces cours du Nord aux quelles je devois tant de reconnaissance et me rendis enfin à Paris, dans l'intention d'y passer deux ou trois mois pour me faire entendre sur ce grand Theatre. J'eus le bonheur (peut être dois-je dire le malheur) d'en être bien accueilli,

et jeune encore avec d'expérience, de mois en mois, d'année en année, je me suis laissé entraîner, et j'y restai dix ans.

Il y en avoit deux que j'habitois cette Ville
Lorsque S.M. la Reine de France a désiré m'entendre. Elle m'honora de son approbation, et dès lors je me déterminai à ne plus jouer en publique et à me consacrer entièrement au service de cette souveraine, qui pour me récompenser obtint pour moi dans le tems que Mr. de Calonne étoit Ministre, une pension de 1500 Strelings dont je n'ai pû jouir longtems.

Comblé de bonté par S.M. et toute la famille Royale, reçu partout, me conduisant moi-même à l'être toujours, je menais une vie, si non complètement heureuse dumoins très agréable lorsque, cette affreuse révolution commença et vint tout balayer, tout renverser de fond en comble.

Ayant placé presque tout mon bien dans l'Entreprise d'un Theatre Italien, de quelles craintes n'ai-je pas du être frappé à l'approche de ce fléau terrible, de quels ménagements n'ai-je pas du faire usage pour me tirer du précipice qui s'entrouvoit! Ah il est aisé de l'imaginer.

Tout le monde prenoit l'habit de garde Nationale, j'ai du le prendre aussi. Je l'ai du d'autant plus qu'on appelloit mon Theatre, le Theatre protégé de la Reine, le rendez vous des Aristocrates. Tout le monde montoit la garde, j'ai été forcé de la monter comme les autres. Chacun tâchoit dans cette affreuse confusion d'avoir un appui dans quelques membre de L'assemblée; je l'ai taché de même ma fortune et ma

avec peu d'expérience, de mois en mois, d'années en années, je me suis laissé entraîner, et j'y restai dix ans.

Il y en avait deux que j'habitois cette ville lorsque S. M. la Reine de France a désiré m'entendre. Elle m'honora de son approbation, et dès lors je me déterminai à ne plus jouer en public et à me consacrer entièrement au service de cette souveraine, qui pour me récompenser obtint pour moi dans le tems que M^r de Calonne étoit ministre, une pension de 150. £ Sterling dont je n'ai pu jouir longtemps.

Oublié de l'oubli par S. M. et toute la famille Royale, reçu partout, me conduisant moi même à l'étranger, je meuais une vie, si non complètement heureuse, du moins très agréable lorsque, cette affreuse Révolution commença et vint tout bouleverser, tout renverser de fond en comble.

Après placé presque tout mon bien dans l'entreprise d'un Theatre Italien, de quelles craintes n'ai-je pas dû être frappé à l'approche de ce fléau terrible, de quels ménagements n'ai-je pas dû faire usage pour me tirer d'embarras qui s'en trouveroit. Ah il est aisé de l'imaginer.

Tout le monde prenoit l'habit de garde Nationale, j'ai dû le prendre aussi. Je l'ai dû d'autant plus qu'on appelloit mon Theatre, le Theatre protégé de la Reine, le rendez vous des Aristocrates. Tout le monde montait la garde, j'ai été forcé de la monter comme les autres. Chacun tâchoit dans cette affreuse confusion d'avoir un appui dans quelque membre de l'Assemblée, j'en ai tâché de même ma fortune et ma vie en dépendoient, et

je dois avouer, qu'il m'a paru en avoir connu d'honnêtes
de bons. L'émigration commença enfin, mes connaissances
mes amis tous fuyoient de frayeur. L'eût été au moins
fui comme eux si j'avois pu emporter mon bien, mais
cela n'étoit point en mon pouvoir, et d'ailleurs c'est un
acte que j'ai toujours condamné, une puillaime
contre les quelles je me suis déclaré: L'homme doit mourir
à son poste, et le bon sens m'a toujours dicté que si
les honnêtes gens, les gens instruits quittaient leur place,
les méchants les ignorans triomphent indubitablement.

Inquiet, tourmenté, vivant dans des trances continuelles,
je conduis une vie qui étoit véritablement un fardeau.
Cependant malgré tous les ménagements que ma situation
plus que critique m'imposoit, malgré les craintes que m'
amèneroit sans cesse pour ma vie et ma fortune, je dois
déclarer ici comme je l'ai déjà déclaré, que jamais je
ne me suis mêlé de révolution ni de politique, directe-
ment ou indirectement, que jamais mes propos ont mérité
d'être blâmés, et qu'enfin j'ai vécu jusqu'au moment
de mon départ flottant entre la crainte et l'espérance
sans avoir rien fait de reprehensible pour diminuer mes
inquiétudes.

En 1792. mes affaires prenant de plus en plus une
mauvaise tournure, prévoyant de nouveaux malheurs, de
nouvelles horreurs de cette seconde assemblée qui venoit
remplacer la première, et dont j'ai eu le bonheur de n'en
pas connaître un seul membre; je me décidai à vendre
ce que je possédois, liquider les dettes de mon malheureux
théâtre, et abandonner ce pays dans lequel un homme
honnête ne pouvoit plus vivre en paix; ou j'avois effugé

vie en dependoient, et je dois avouer, qu'il m'a parû en avoir connu d'honnêtes et de bons. L'émigration commença enfin; mes connoissances mes amis tous fuyoient de frayeur. Peut etre aurois-je fui comme eux si j'avois pû emporter mon bien, mais cela n'etoit point en mon pouvoir, et d'ailleurs c'est un acte que j'ai toujours condamné, une pusillanimité contre la quelle je me suis déclaré: L'homme doit mourir à son poste, et le bon sens m'a toujours dicté que si les honnêtes gens, les gens instruits quittent leur place, les mechans les ignorans triomphent indubitablement.

Inquiet, tourmenté, vivant dans des trances continues, je conduisois une vie qui étoit véritablement un fardeau. Cependant malgré tous les ménagemens que ma situation plus que critique m'imposoit, malgré la crainte qui m'assiégeoit sans cesse pour ma vie et ma fortune, je dois declarer ici comme j'en ai déjà déclaré, que jamais je ne me suis mêlé de revolution ni de politique directement ou indirectement, que jamais mes propos ont mérité d'être blâmés, et qu'enfin j'ai vecû jusqu'au moment de mon départ flotant entre la crainte et l'esperance sans avoir rien fait de reprehensible pour diminuer mes inquietudes.

En 1793. mes affaires present de plus en plus une mauvaise tournure, prévoyant de nouveau malheurs, de nouvelles horreurs de cette seconde assemblée qui venoit remplacer la premiere, et dont j'ai eu le bonheur de n'en pas connoitre un seul membre; je me décidai à vendre ce que je possedois, liquider les dâtes de mon malheureux Theatre, et abandonner un pays dans lequel un homme honnête ne pouvoit plus vivre en paix,

ou j'avois essuyé tant de persécutions et ou j'avois presque tout perdu. Je le quittai en effet avant la douloureuse arrestation de ses Souverains, et me rendis en Angleterre le 21. ou 22. de juillet de la même année.

Je fus engagé pour jouer au Concert de Mr. Salomon, j'en eus la satisfaction d'y avoir du succès, et dès lors je formai le dessein de finir mes jours dans ce beau pays où je trouvois tout analogue à mes desirs. Je fus cependant obligé de m'en abstenir encore: la mort de ma mère en Italie m'y força. J'en partis donc le 21. juillet 1773. Je traversai l'Allemagne, le Tirol et me rendis par Venise dans ma Patrie. Je mis ordre à mes affaires, à celles de mes frères encore enfans, et me remis en route par la Suisse, l'Allemagne, la Flandre alors appartenant à L'Empereur, et me retrouvai vers la fin de décembre à Londres résolu de m'y établir de manière à n'en plus sortir. Mais que j'étois loin de prévoir ce qui devoit m'arriver!

Quoique mon sort ait presque toujours été de vivre dans le grand monde, jamais je ne l'ai aimé, et un petit nombre d'amis sensibles et bons, est tout ce que mon cœur a désiré avec ardeur. Après avoir tant courru l'Europe, tant vécu pour les autres, le Ciel enfin a exaucé mes vœux.

Je fis connaissance avec Mr. et Mme. Chinnery, deux êtres qui possèdent au suprême degré les qualités les plus estimables. Bons, compatissans, amis fidèles, rien ne manque à leur rare bonté. Bientôt que que je les

tant de persécution, et on j'avois presque tout perdu.
Je le quittai en effet avant la douloureuse distribution
des ses Souverains, et me rendis en Angleterre le 21 ou 22
de juillet de la même année.

Je fus engagé pour jouer au Concert de M^{re}
Salomon, j'eus la satisfaction d'y avoir mes amis, et
de là je formai le dessein de finir mes jours dans ce
beau pays que je trouvois tout analogue à mes vœux.
Je fus cependant obligé de m'en aller bientôt ensuite.
La mort de ma mère en Suède m'y força. L'empereur
donc le 21 juillet 1793. je traversai l'Allemagne, le
Sax^e et me rendis par Suisse dans ma Patrie.
De puis ordre à mes affaires, à celles de mes frères
encore enfants, et me remis en route par la Suisse,
l'Allemagne, la Hollande alors appartenante à
L'empereur, et me retrouvai vers la fin de décembre
à Londres résolu de m'y établir désormais à jamais
plus tard. Hélas que j'étais loin de prévoir ce qui devoit m'arriver.

Quoique mon sort ait presque toujours été le
même dans le grand monde, jamais je ne l'ai aimé,
et au petit nombre d'amis familiers et bons, et tout
ce que j'en ai dû à d'autres avec ardeur. Après avoir
tout couru l'Europe, tout aimé pour les autres, le
ciel enfin m'a donné moi-même. —

Les plus communs avec M^{re} et M^{lle} Chénier
deux êtres qui possèdent au suprême degré les qualités
les plus estimables. Sages, compatissants, amis fidèles,
rien ne manque à leur amour exalté. Hélas que

que je les ai connus je les ai aimés, et etot qu'ils me connaissent ils me cheriront de même. Depuis cet heureux moment je leur ai voué ma vie. Le monde, la société, les amusements, rien de tout cela n'a voit d'attrait sans eux, et leur maison ou je vivais comme un parent comme un frère, est devenue la mienne propre, celle ou j'aurais voulu être sans cesse, celle d'ou je n'aurais jamais voulu sortir.

M^r Chinnery cet ami tendre avec quel je ne peux jamais penser sans une extrême émotion, est devenu mon plus intime confident. A lui je n'ai eu plus rien de caché: à lui j'ai tout confié tout dit. Il a lu dans les encoindres de mes pensées, il a su toute mes actions, et je puis dire que mon âme lui est aussi connue qu'elle l'est à moi même. Qu'on l'interroge il répondra de la vérité de ce que j'avance.

Etant ainsi au sein de l'amitié, j'étois cependant contrarié par l'exercice de mon talent, et la gêne qu'il m'imposoit me fit prendre le parti d'y renoncer et me donner un autre état. Je communiquai mon intention à mon ami, il l'approuva, et nous convinmes que je rassemblerois toute ma petite fortune, que je la mettrois dans le commerce, et que je m'établirais marchand de vin.

C'est encore à cet ami rare à ce bon M^r Chinnery que je dois de m'être associé à un des plus parfaits honnêtes hommes qu'il y ait au monde, à un caractère excellent à M^r Charles Smith enfin, avec qui j'ai confondu tout ce que je possède, et

si souvent je les ai aimés, et si vite qu'ils me manquent ils me cherchent de même. Depuis ces heureux moments je leur ai vécu en vie. La mort, la société, les événements, rien de tout cela n'avait d'attrait pour moi, et leur maison et je vivais comme un pauvre homme de France, qui devenue la maison morte, celle où j'aurais voulu être sans cesse, celle d'où je n'aurais jamais voulu sortir.

Mr. Chivary est un homme qui ne peut
donner aucun renseignement, car il n'est pas
légèrement confiant. Il lui est difficile de
s'exprimer avec précision. Il a l'air d'être
gêné, et il ne peut donner aucune indication, et je n'ai pu
rien lui dire sur ce sujet. Il est très difficile de
lui parler, et il ne peut rien dire. Il est très
difficile de lui parler, et il ne peut rien dire.

[illegible]

J'attends encore à cet égard de la part de M. Thibault que
je vois se révéler comme il se des plus parfaites bontés
humaines qu'il y ait au monde. A son cher et tendre Isidore A M.
Charles Smith enfin, avec qui j'ai travaillé tout de suite 14

possède, et avec qui j'ai vécu paisiblement quatorze mois qui se sont écoulés comme un jour. — Chers Amis qui me connaissez si bien, rendez moi justice, avez vous jamais eu à vous plaindre de moi?

Possédant tout ce que je pouvois souhaiter en Angleterre, je n'ai point conservé de liaisons en France. Les lettres que j'y ai écrites sont au nombre de quatre seulement: mes amis les connoissent, et ils savent que je n'en ai jamais reçu de réponse. Qu'il me soit permis d'en donner ici le contenu, il servira peut être à dissiper quelque mal entendu, qui cause probablement l'affreux malheur dans le quel je suis plongé.

La première je l'ai écrite à Mr. Strubini fameux Compositeur, pour lui demander toutes les partitions de ses chefs d'oeuvre. Cela joint à des protestations d'amitié et formoit le contenu.

La seconde à un particulier de Dijon pour lui demander du vin de Bourgogne et de Champagne. Mr. Smith me l'a dictée et n'est partie que de son consentement. — Ces deux lettres ont été envoyées par un nommé Mr. Goti peintre Italien qui s'en retournoit en France.

La 3^{me}. a été écrite à la sollicitation de Mr. le Ministre de Gene, pour racomander un Mr. Ramorino Capitaine de vaisseau son Ami, qui se trouvoit à Paris au moment d'entreprendre un procès afin de se faire restituer son bien qu'un Corsaire François lui avoit volé en revenant des Indes.

avec qui, j'ai vu paisiblement quatorze mois qui se
sont écoulés comme un jour. — Chers amis qui me
connaîtes si bien, rendez-moi justice: avec vous j'aurais
eu à vous plaindre: de moi?

Pendant tout ce que je pouvois souhaiter en
Angleterre, je n'ai point conservé des liens en France.
Les lettres que j'y ai écrites sont au nombre de quatre
seulement: mes amis les connaissent, et ils savent
que je n'en ai jamais reçu de réponse. Qu'il me
soit permis d'en donner ici les contours, il sera
peut-être à désirer quelques mal entendus, qui causent
probablement l'affreux malheur dans lequel je me
plonge.

La première que j'ai écrite à M^r l'archevêque
fameux Compertant, pour lui demander toutes les
partitions de ses chefs d'œuvre. Celui joint à des protestations
d'amitié en formait la lettre.

La seconde à un particulier de Dijon pour lui
demander du vin de Bourgogne et de Champagne. M^r
Smith me l'a dictée et n'est partie que de son cœur
seulement. — Ces deux lettres ont été envoyées par
un nommé M^r Gotti peintre Italien qui s'en retournait
en France.

La 3^e a été écrite à la sollicitation de
M^r Borgo Ministre de Gènes, pour recommander un
M^r Ramorino Capitaine de vaisseau son ami, qui
se trouvait à Paris au moment d'embarquer au profit
afin de se faire restituer son bien qui lui appartenait
français lui avait volé en revenant des Indes.

Dans celle-ci je pressois avec chaleur de lui rendre service car son état étoit digne de pitié, et de l'adresser s'il étoit possible aux chefs que je ne connoissois pas, à ceux enfin qui avoient le pouvoir en main pour aider ces malheureux.

La 4^{me} et la dernière a encore été pour obliger une personne que j'aime et que j'estime, desirant des informations de France pour une affaire qui la regardoit personnellement en écrivoit elle-même les détails, et me pria de les copier. Je transcrivis ces détails en leur donnant une forme de lettre, et c'est tout ce que celle-ci contenoit. Cette même personne est prête à en certifier la vérité aussitôt qu'elle en sera requise.

Ces deux dernières partirent par le paquebot du surdit ministre des Jene à qui je les remis en personne. Voilà tout ce qui est sorti de ma plume, et voilà ce que je puis jurer du fond de mon âme.

Si c'est là ce qui m'a pu faire soupçonner, ce qui a pu obscurcir la pureté de mes actions et m'attirer mon disgrâce, je regrette en versant des larmes amères toute ma simplicité. Pour peu que j'eusse réfléchi aux circonstances j'aurois supprimé ces malheureuses lettres, mais telle étoit mon innocence, tel étoit mon éloignement au mal, que je n'ai pas même eu la pensée que je commettois une imprudence.

Juges Suprême à qui j'adresse cet écrit, Vous de qui dépend et mon bien être et ma félicité, deignés je vous supplie examiner les faits; Et que

Mais celle-ci je pressens avec douleur de lui rendre service car son état était si près de pitié, et de l'adresser s'il étoit possible aux chefs car je ne pouvois pas, à ceux enfin qui avoient la pitié en vain pour n'être ni malheureux.

En fin, et la dernière à encore dit pour obliger une personne que j'aime et que j'estime, demandant des informations de France pour une affaire qui la regardait personnellement et écrivait elle tous les détails, et me pria de les recueillir. Je transcrivais ses détails en leur donnant une forme de lettre, et c'est tout ce que celle-ci obtenoit. Cette même personne est prête à se certifier la vérité au point qu'elle en sera ravie.

Les deux dernières parviennent par le moyen de mon ministre de Paris à qui je les rends en personne. Voilà tout ce qui est sorti de ma plume, et voilà ce que je puis dire de tout de mon côté.

Et c'est là ce qui m'a pu faire soupçonner, ce qui a pu occasionner la parole de mes actions et m'obliger de dire que je reviens en France avec l'argent que j'ai pu obtenir. — Pour moi qui j'étais effrayé par les circonstances j'avais écrit des lettres malheureuses. Mais telle était mon ignorance tel était mon désespoir et tel, que je n'ai pas été en la pensée que je commettois une imprudence.

Je ne sçavois à qui j'adressais les lettres, Vrai de qui dépend et mon père et un objet, depuis je suis malade comme les autres. Et que l'ignorance qui vous caractérise,

vous porta à déchirer mon innocence à travers sa voile fautive
dont elle a été enveloppée.

Je finis ici ce Frédo, et plein de confiance en
votre loyauté, bien certain de sa conduite irréprochable, j'at-
teignai ce nourissant d'espoir la fin de mes malheurs.
Puisse-t-elle arriver bientôt, puisse-je bientôt revoir cette
maie heureuse ou j'ai laissé toutes mes affections, ou j'ai
laissé tout mon bien. Alors je devrai sans cesse le ciel
et ses bienfaits, et sans cesse je vivrai comme j'ai toujours
été en loyal et fidèle sujet de S.M. Britannique.

Londres le 22. Mars 1798.

J. B. Vitti.

l'intégrité qui vous caractérise, vous porte à dénoncer
mon innocence à travers ces viles feuilles dont elles ont
été enveloppées.

Je finis ici ces lignes, et plein de confiance en
votre bonté, bien certain de ma conduite irréprochable,
j'attendrai avec confiance d'appréhender la fin de mes
malheurs. puissent-elles arriver bientôt, puissent-elles
bientôt avoir cette belle heureuse où j'ai laissé tout
mes affections, où j'ai laissé tout mon bien. Alors
je bénirai sans cesse le Ciel et mes libérateurs, et
sans cesse je vivrai comme j'ai toujours vécu un
loyal et fidèle sujet de S. M. Britannique.

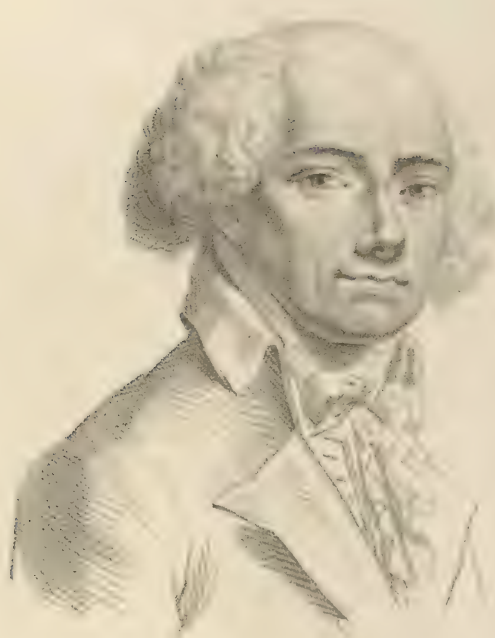
Hambourg ce 23. mars 1798.

J. P. P.
W. P.





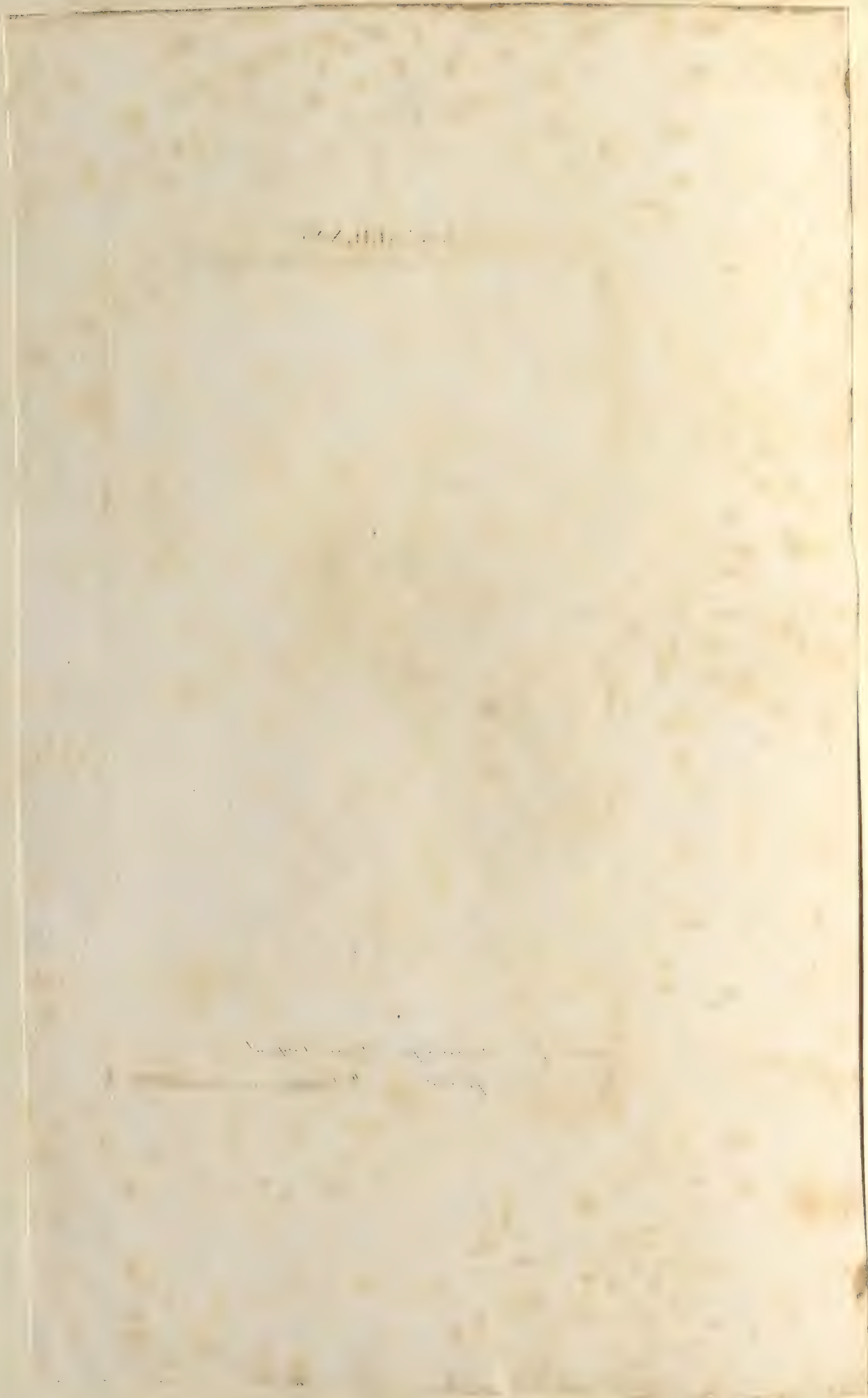
ECOLE ITALIENNE.

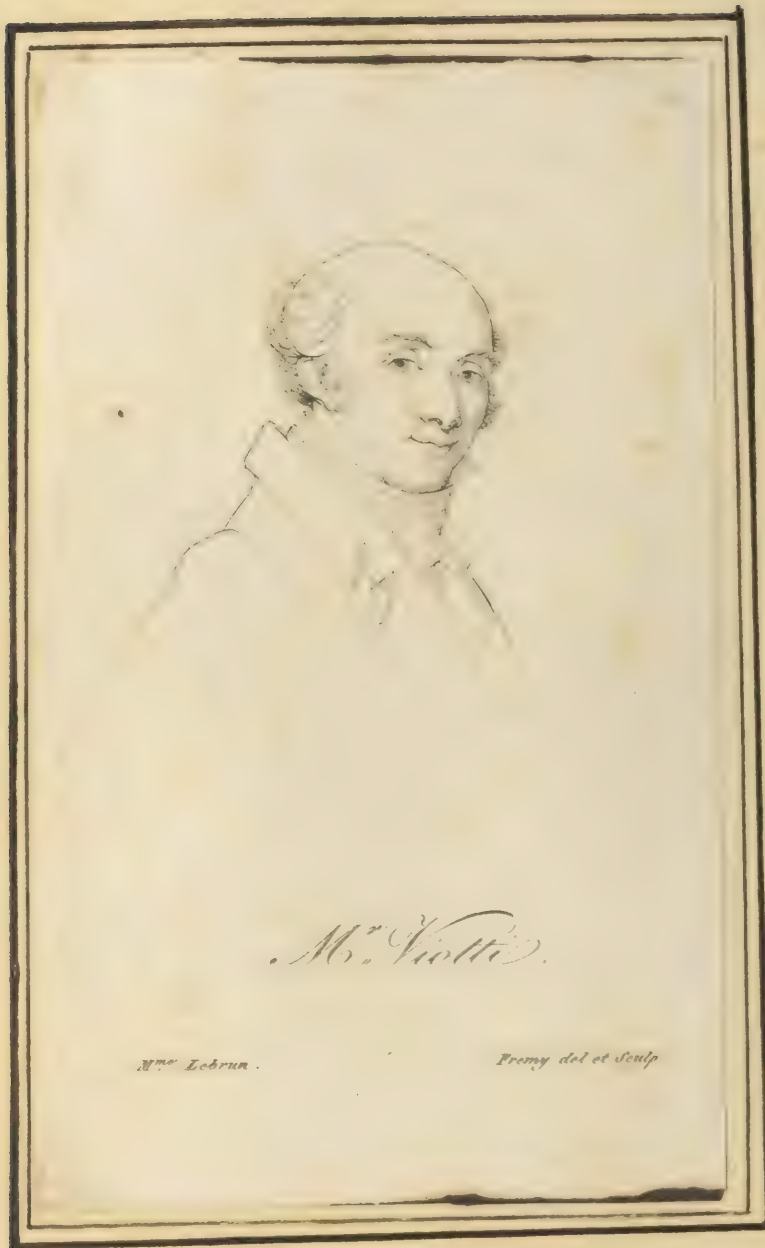


J. B. VIOTTI

*'Gravé' par Lambert d'après le Dessin Original
de P. Guérin appartenant à M. Carlier.*

A proof impression of the portrait illustrating the article "Viotti" in Fr. Fayolle's "Notices sur Corelli, Tartini, Garimé, Paganini, et Viotti, par Fr. Fayolle; avec leurs portraits, gravés par M. Lambert, sur les dessins originaux." Paris, 1810.
(Vide. E. Heron Allen De Fidiulis Bibliographia. London 1890. No 78. (appendix))





M. Viotti.

M. Lebrun.

Premy del et sculp

Paris, ce 12 Décembre 1832.

Testament, ou mes
dernières Volontés.

En présence de mon créateur à qui je vais rendre compte de ma malheureuse Vie, je dépose ici mes dernières Volontés, suppliant mes amis, Gustave Casslar, demeurant No: 17 Boulevard Sissonnière, & Guillaume Chimery demeurant au Havre ou à son défaut George Robert Chimery son fils demeurant à Londres de vouloir bien être mes exécuteurs testamentaires et de suivre de point en point ce que je vais détailler.

Non seulement je meurs sans fortune mais de plus je meurs avec une dette qui me déchire l'Âme. C'est celle que mes malheurs m'ont fait contracter vis à vis Madame Chimery née Trésilian!..... Cette bonne excellence créature pour m'aider de plus en plus dans le commerce, elle a voulu laisser à ma disposition la somme de vingt quatre mille francs. La maison a fait banqueroute et j'ai été forcé d'abandonner non seulement tous les fonds que j'y avais, mais aussi ces vingt quatre mille francs prêtés avec tant de désintéressement & de générosité. Cette dette sacrée fais le malheur de ma vie et troublerait le repos de mes cendres, si je suis assez ~~malheureux~~ infortuné pour ne pouvoir l'acquitter. Je désire donc si Dieu m'appelle à lui avant que j'aie pu remplir ce devoir envers l'Amitié la plus pure, que tout ce que j'ai au monde soit vendu, réalisé et remis à Mad. Chimery née Trésilian ou à ses héritiers, la priant seulement de payer à mon frère André Viotti la somme de huit cent francs que je lui dois. Tout le surplus elle le prendra comme un mince dédommagement à la grande somme que je lui dois. Je désire même que mes amis ne réservent rien pour mon enterrement: un peu de terre suffira pour un ~~malheureux~~-comme moi misérable

This, the original Will of G. B. Viotti was exhibited by me in the Music Section (Loan Collection) of the International Inventors Exhibition 1885, but was not put into the "Guide" or Catalogue. It was given to me by Algernon Greene in February 1885.

Paris le 13 Décembre 1822.

Testament, ou mes
Dernières Volontés.

En présence de mon créateur à qui je vais rendre compte de
ma malheureuse vie, je dispose ici mes Dernières Volontés, suppliant
mes amis, Gustave Parlas, demeurant N° 17 Boulevard des Capucines &
Guillaume Chimery, demeurant au hameau de la son défrut George Robert
Chimery son fils demeurant à Londres de vouloir bien être mes exécuteurs
Testamentaires et de faire de point en point ce que je vais écrier.

Non seulement je meurs sans fortune mais de plus je meurs avec une
dette qui me déchire l'âme. Sçavoir celle que mes malheurs m'ont fait
contracter vis à vis Madame Chimery née Crescenzi. Cette bonne
excellente créature pour m'aider de plus en plus dans le commerce, elle a voulu
laisser à ma disposition la somme de vingt quatre mille francs. La maison a
fait banqueroute et j'ai été forcé d'abandonner non seulement tout le fond
que j'y avais, mais aussi ces vingt quatre mille francs prêtés avec tous
désintéressement & de générosité. Cette dette facie fait le malheur de ma vie
et troublera le repos de mes cendres, si je suis assez malheureux infortuné
pour ne pouvoir l'acquitter. Je prie donc si Dieu m'appelle à lui avant
que j'ai pu remplir ce devoir envers l'Amitié la plus pure, que tous ce que
j'ai au monde soit vendu, réel & es remis à Mad^e Chimery, née Crescenzi
ou à ses héritiers, la priant seulement de payer à mon frère aîné
Viotti la somme de huit cent francs que je lui dois. Car si sur plus
elle se prendra comme un mince témoignage à la grande somme
que je lui dois. Je désire même que mes amis ne réservent rien pour
mon enterrement: un peu de terre suffira pour un malheureux comme moi.

Misérable Comme moi.

On trouvera parmi ma musique deux concertos manuscrits; on trouvera deux Violons dont un appartient déjà à mad^e. (Bimenez celui de Giaz mais l'autre de Stradivarini est à moi. il est excellent et on pourra en tirer une bonne petite somme. J'ai aussi deux ou trois tabatières d'or une montée en or aussi, tout cela doit appartenir à la dame et je m'attends à ce que mad^e bon ami remplisse ma poche.

Adieu! Après tout je serai encore bien loin de compte pour m'acquitter de cette dette sacrée qui pèse tant sur mon cœur. Mais enfin si Dieu n'exauce pas ma prière, s'il ne me laisse pas vivre jusqu'à ce que j'aie pu remplir en entier mes devoirs, Mon ami cette fortune parfaite à qui je sais si bien rendre justice me pardonnera. Elle sait bien que ce n'est pas de ma faute si je meurs misérable, et si je me trouve dans l'impossibilité de compléter tout ce que je lui dois. Je veux même sur quelle Déesse Del Sarmis amener à ma mémoire et qu'elle ne cessera de porter l'âme suprême pour le repos de mon âme.

C'est dans cette persuasion que, les larmes aux yeux, j'ai dit l'éternel adieu, je vous le dis à vous même, mes chers bons amis, tout plein de la reconnaissance que je ne pourrai plus vous témoigner lorsque vous parcourrez cet écrit. Adieu, donnez-moi une larme, un soupir au malheureux qui vous adresse ses dernières prières.

Fait à Paris, ce 13 Décembre 1832.

(signé) J. B. Viotti.

comme moi.

On trouvera parmi ma musique deux concertos manuscrits; on trouvera deux Violons dont un appartient déjà à Mad. Chivery celui de Clotz, mais l'autre de Stradevarius est à moi, il est excellent et on pourra en tirer une bonne petite somme. J'ai aussi deux ou trois tabatières d'or une montre en or aussi, tout cela doit appartenir à lad. dame et je m'attends à ce que mes bons amis remplissent mes vœux.

Mélas! Après tout je serai encore bien loin de compte pour m'acquitter de cette dette sacrée qui pèse tant sur mon cœur. Mais enfin si Dieu n'exauce pas mes prières, s'il ne me laisse pas vivre jusqu'à ce que j'aie pu remplir en entier mes devoirs, Mon amie cette Créature parfaite à qui je sais si bien rendre Justice ne pardonnera. Elle sait bien que ce n'est pas de ma faute si je meurs misérable, et si je me trouve dans l'impossibilité de compléter tout ce que je lui dois. Je suis même sûr qu'elle donnera des larmes amères à ma mémoire et qu'elle ne cessera de prier l'Etre Suprême pour le repos de mon âme.

C'est dans cette persuasion que, les larmes aux yeux, je lui dis l'éternel adieu, Je vous le dis à vous mêmes, mes chers bons amis, tout plein de la reconnaissance que je ne pourrai plus vous témoigner lorsque Vous parcourrez cet écrit. Adieu, donnez une larme, un soupir au malheureux qui vous adresse ses dernières adieux prières.

Fait à Paris, ce 13 Décembre 1822.

Signé,

J.B. Viotti.



Schönfeldz, 22 S. Str. 1728.

Ma chère Caroline,

J'étais justement occupé à composer de très jolies petites sonates de Pianoforte pour vous, avec un accompagnement de Violon, lorsqu'une lettre de votre chère Maman m'a appris que vous négligiez beaucoup la Musique. Cette nouvelle m'a d'autant plus mis au désespoir, que Maman ajoute que c'est votre humeur qui vous empêche de faire des progrès!

Comme je suis sûr que tout cela ne peut durer que quelques moments, que vous reviendrez promptement aussi douce, aussi aimable que vous l'avez été; je continuerai à composer pour vous, et je finirai les sonates afin qu'à mon retour vous me les jouiez très bien et que je puisse avoir le plaisir de vous les accompagner. Je vous les enverrai aussitôt que j'apprendrai de votre chère et si bonne Maman, que vous avez repris votre goût pour la Musique, pour ce bel Art si agréable, et qui fait tant de plaisir à tout le monde.

Adieu ma chère Caroline, embrassez votre petit Walter de ma part, rappelez moi au souvenir de Marseille, et parlez de moi bien souvent avec votre excellente Maman et votre bon Papa. J'espère que bientôt j'apprendrai que vous méritez toujours toute l'estime et toute l'amitié de l'Amico,

J. B. Viotti.

Votre lettre me fait bien plaisir, et je vous en remercie.

Pour ma chère Caroline (Bhinny)

Gillwell.

Written to Miss Caroline Schumann & given to me in February 1885
by her grand-nephew Algernon Greene.

Cherbourg le 8. 8bre 1898.

Ma chère Caroline,

J'étois justement occupé à composer de très jolies petites sonates de piano forte pour vous, avec un accompagnement de Flûte, lorsque une lettre de votre chère Maman m'a appris que vous négligiez beaucoup la Musique. Cette nouvelle m'a d'autant plus mis au désespoir, que Maman ajoute que c'est votre humeur qui vous empêche de faire des progrès!

Comme j'ai vu sur que tout cela ne peut durer que quelques moments, que vous redeviendrez promptement aussi douce, aussi aimable que vous l'avez été, je continuerai à composer pour vous, et je finirai les sonates afin qu'à mon retour vous me les jouiez très bien et que je puisse avoir le plaisir de vous les accompagner. Je vous les enverrai aussitôt que j'apprendrai de votre chère et si bonne Maman, que vous avez repris votre goût pour la Musique, pour cet art si agréable, et qui fait tant de plaisir à tout le monde.

Adieu ma chère Caroline, embrassez votre petit Walter de mon côté, rappelez moi au souvenir de Mariuselle; et parlez de moi bien souvent avec votre excellente Maman et votre bon Papa. J'espère que bientôt j'apprendrai que vous méritez toujours toute l'estime et toute l'amitié de l'ami

J. B. Viotti.

Votre lettre me fait bien plaisir, et je vous en remercie.



Académie Royale
de Musique.

Paris, le 27 Jan^r 1831.

Division
du
Personnel des Artistes.

Monsieur le Baron (de la Ferté)

No. _____

J'ai l'honneur de joindre ici une lettre très obligeante de M^r l'Intendant du garde Meuble de la Couronne; mais si son Excellence ne daigne pas prononcer le mot sacré, toutes ses bonnes intentions et les vôtres, Monsieur le Baron, deviennent sans effet. -

Flut à Dieu que je puisse me dispenser de me rendre importun, mais que faire quand on se trouve sans moyen? - Tout ce qui va habiter l'administration a des meubles, moi seul revenu après 22 ans d'absence je n'en ai point et n'ai pas le moyen de m'en procurer! C'est donc force majeure qui m'a enhardi à solliciter S. E. de venir à mon secours. Elle me le pardonnera, je l'espère, comme vous me pardonnerez mon importunité.

C'est dans cet espoir qu'avec une parfaite considération et le dévouement le plus sincère j'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Baron,

Votre très humble et très obéissant
Serviteur

J. B. Viotti.

This letter formed part of the Autograph Collection of Louis Spohr. I bought it at the Auction-Sale of his Collec-
-tion in Berlin 16th October 1894. Price 12 marks.

Académie Royale
de Musique.

Division
du
Personnel des Artistes.

Paris, le 27. Jan^r 1828.

Monsieur le Baron (de la Ferté)

N^o.

J'ai l'honneur de joindre ici une lettre
très obligeante de M^{re} l'Intendant du garde-meuble
de la Couronne; mais si Son Excellence ne daigne pas
prononcer le Mot sacré, toutes ses bonnes intentions et les
vôtres, Monsieur le Baron, deviendront sans effet. —

Plut à Dieu que je pusse me dispenser de me rendre im-
portun, mais que faire quand on se trouve sans moyen. —
Tout ce qui va habiter l'administration a des meubles, moi seul
revenu après 29 ans d'absence j'en ai point et n'ai pas
les moyens de m'en procurer! C'est donc force nécessité qui
m'a osé hardi à solliciter S. E. de venir à mon secours.
Elle me le pardonnera, je l'espère, comme vous me pardon-
nerez mon importunité.

C'est dans cet espoir qu'avec une parfaite considération
et le dévouement le plus sincère j'ai l'honneur d'être

Monsieur le Baron

Votre très humble et très obéissant

Serviteur

W. P. P. P.

ce 18 août 1832.

Cher Ami,

Si mon affaire est vraiment décidée et terminée, non seulement vous êtes le premier à me l'apprendre, mais l'unique car je n'ai reçu un mot de personne sur cet intéressant sujet. Au reste je reconnois bien la sollicitude de votre coeur à consoler le mien! - Vous devinez sans doute combien j'y suis sensible; je le serois encore plus s'il est possible, si, comme vous me l'avez promis, vous étiez venu nous l'apprendre vous même. - Patience, j'irai vous voir incessamment à Paris et nous arrangerons le jour que nous devrons vous posséder ici - La pauvre patiente va mieux et elle est tout espoir de vous revoir bientôt, son mari aussi desire tant vous connoître!

Si par hasard vous savez où je puis me présenter pour toucher, faites le moi savoir.

Adieu Cher Ami bon et aimable: je vous embrasse avec les sentiments tendres que vous me connoissez.

Votre Amico,

J. B. Viotti.

Monsieur

Monsieur de Cailheux

&c &c &c
Au Musée du Roi.

Bought from Leo Lipmannsohn (Berlin) 8 November 1890. Price 14 marks.

Monsieur
Monsieur de Cailheux
* * *
Au Musée du Roi

Dec 10th Dec 1892.

Nov 1890

L'homme affaibli est évidemment capable de
 l'effort, non seulement pour les premières
 années de l'apprentissage, mais l'unique cas où
 l'âge ne soit pas parvenu au point où l'inter-
 ruption est nécessaire. — Les règles je ne connais bien la solu-
 tion de votre cas de l'ensemble des autres.
 Vous devriez sans doute trouver, si j'y suis sen-
 sible, je la sais encore plus d'être parfaite-
 si, comme vous me l'avez prouvé, vous êtes
 d'une nature d'apprentissage si vous en êtes.
 Naturel, j'ai vu des cas où l'effort est si grand
 et nous arrangeront les jours que vous devriez
 vous proposer en — Les premiers principes en eux-mêmes
 et cela est tout ce que des deux autres choses
 son mari aussi. Je ne tant d'être composites!
 Si par hasard vous avez une personne
 présente pour l'écouter, faites la voir à votre
 amie chez vous pour la rendre, je vous
 envoie avec les sentiments tendres que j'ai
 pour vous.

Si par hasard vous savez que je sois en
quelque genre touché, faites-le-moi savoir
à peu près bien vite et amiablement. Je vous
embrasse avec les sentiments tendres que j'ai
pour vous. Concombre

Vol. Annis 1710.

5 Juillet.

M'étais à la Campagne et voilà pourquoi j'ai tardé à répondre à Madame Simon et à la remercier de m'avoir appris le succès de sa petite tentative. Je suis enchanté qu'elle n'ait point éprouvé le sort de tous les talents qui arrivent dans ce pays-ci, celui de commencer à dépenser avant de profiter, et je lui en fais mon compliment bien sincère. Sans doute j'irai dire tout cela en personne puisqu'elle veut bien me le permettre, seulement je suis incertain du jour à cause d'un ami malade à quelque distance de Londres à qui je vais rendre les devoirs de l'affection.

M attendant un moment heureux, je la prie de recevoir mes hommages et mes congratulations.

J. B. Viotti.

Madame Simon,
No:1, Cleveland Court,
St. James's Place.

4 o'clock

5. JY

1813 EV.

2.

Bought from Leo Lipmannsohn (Berlin) 10. October 1897. Price 12.50 marks.

Madame Simon,
n° 1. Cleveland Court,
St James's Place.

5 Juillet —
J'étais à la campagne et n'ai pu que
j'ai tardé à répondre à Madame Simon et
à la remercier de m'avoir appris la suite
des petites tentatives. Je suis enchantée
qu'elle ait pu goûter les fruits de son
talent qui arrivent dans ce pays en
celui des Communes à dépenser sans
des profits, et je lui en fais encore
plusieurs fois. Sans doute
j'aurai dû dire tout cela au moment même
qu'elle avait bien vu les premières
tentatives je suis sûr d'être sûr
à cause d'un peu de distance à quelques
distances de Londres à qui je rendrai
les devoirs de l'affection.

En attendant un moment heureux,
je la prie de recevoir mes hommages
et mes congratulations.

J. P. Scott



This description by himself of the origin of Vioti's "Rans des Vaches" has been printed in all his biographies. This copy was written out by him for Mr. Schimmery.

Ce Rans des Vaches, n'est ni celui que notre Ami
 J. Jacques nous a fait connaître dans ses ouvrages, ni celui
 dont parle Mr. de la Harpe dans son livre sur la Suisse.
 Je ne sais s'il est connu de beaucoup de monde, tout ce que je
 puis dire c'est que je l'ai entendu en Suisse et que je l'ai
 appris pour ne jamais plus l'oublier.

Je me promenais seul vers le déclin du jour, dans
 ces lieux sombres où l'on n'a jamais envie de parler; le
 temps était beau, le vent que je déteste, était en repos, tout
 était calme; tout était analogue à mes sensations et
 je portais dans moi cette mélancolie, qui tous les jours
 à cette même heure, presse, concentre mon âme depuis
 que j'existe. Ma pensée, était indifférente à mes pensées,
 elle errait et mes pas la suivaient. Aucun objet n'avait
 la préférence de mon cœur, il n'était que préparé à celle
 rendue vive qui souvent coûte tant de peine et rarement
 fait connaître le bonheur. Mon imagination, immobile

Je me souviens d'être par l'absence des passions, etait sans mouvement.

L'aller, je venais, je montais, je descendais sur ces rochers empourprés. Le hasard me conduisit dans un vale auquel je ne fis aucune attention d'abord; ce ne fut que quelques jours après que je m'aperçus qu'il était délicieux; et tel que j'en avais senti la peinture dans Gesner. Fleurs, gazons, ruisseaux, tout y était, tout y faisait tableau et formait une harmonie parfaite.

Là je m'assis machinalement sur une pierre sans être fatigué; et je me livrai à cette rêverie profonde que j'ai éprouvée fréquemment dans ma vie; cette rêverie ou mon être s'égarant, se perdant et se confondant tellement entre elles, que j'oublie que je suis sur la terre. Je ne dirais point ce que produit en moi cette espèce d'extase, si ce n'est le sommeil de l'âme ou bien l'absence des facultés pensantes. Je dois seulement que je sursais que je m'y laisse entraîner avec plaisir, et que je ne voudrois pas ne point l'éprouver.

J'étais donc là sur cette pierre, lorsque tout à coup mon oreille ou plutôt toute mon existence fut frappée par des sons tantôt précipités, tantôt prolongés et sentant qu'ils faisoient d'une montagne et s'agissaient à l'autre, et être répétés par les échos. C'était une longue trompe d'une structure très simple; une voix de femme se

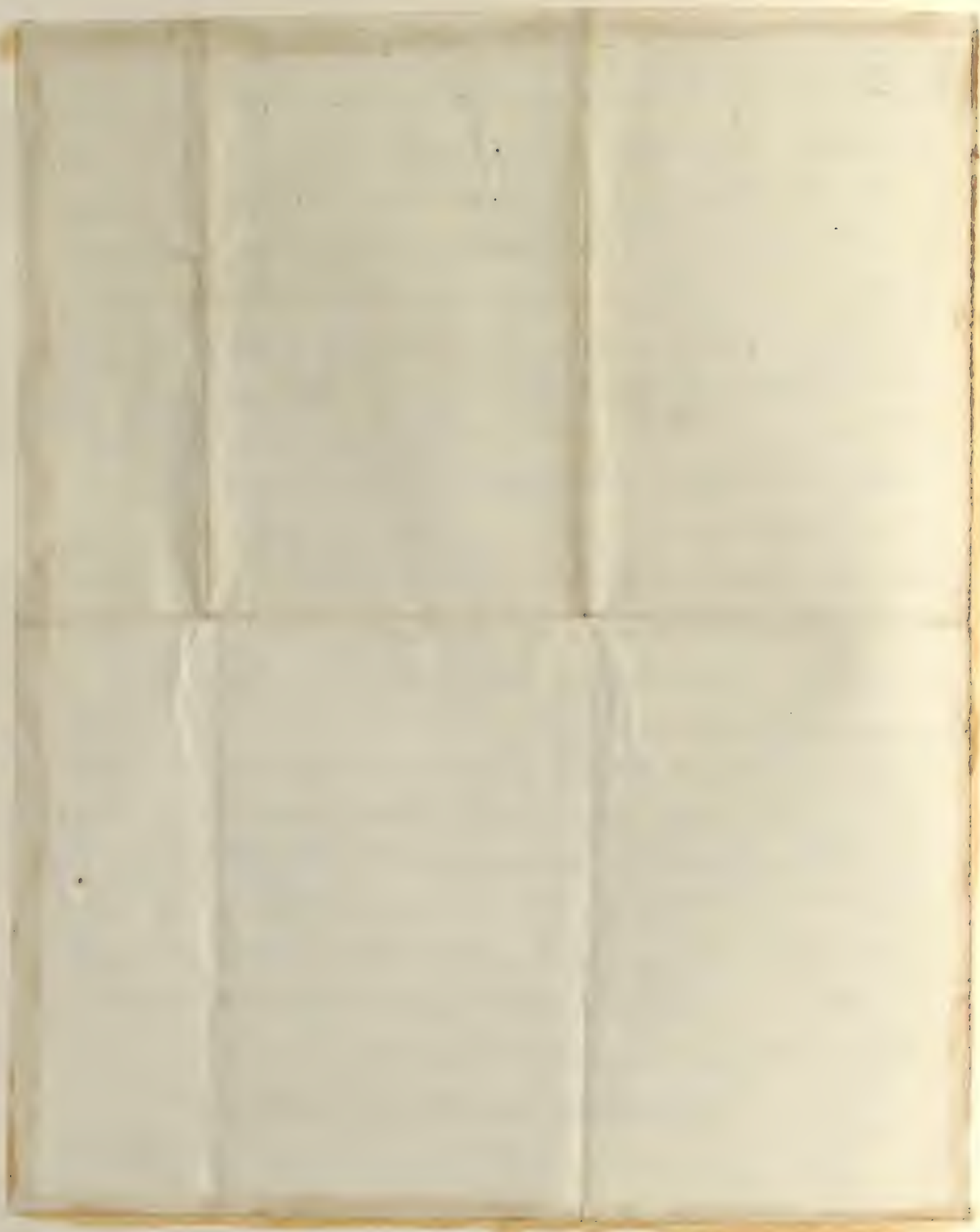
mettait à ces sons muets, de la et son cœur se peignait un
unisson parfait, tandis qu'un troupeau descendait faci-
lement la montagne. - Frappé comme par enchantement
je me reveille soudain, je sors de ma léthargie, je reprends
quelque arme, et j'ajoute, ou plutôt je joins dans un
souvenir, le thème des laches que je vous transmette ici.

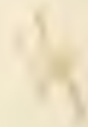
J'ai cru devoir le noter sans rythme et sans
dire sans mesure. Il est des cas où la mélodie veut
être sans gêne pour être elle, elle seule; la moindre
mauvaise dérangerait son équilibre, cela est si vrai que les sons
s'étendant dans l'espace, on ne saurait déterminer le
temps qui leur faut pour arriver d'une montagne à l'autre.
C'est donc le sentiment et la pensée qui doivent plutôt
porter à la vérité de son exécution, que le rythme et une
cadence mesurée.

Le thème des laches en mesure serait dénaturé,
et perdrait de sa simplicité. Ainsi pour le rendre dans son
véritable sens et tel que je l'ai entendu il faut que l'im-
agination vous transporte là où il est né, et tout en
l'exécutant en Angleterre, reunir toutes ses familles pour
le sentir en Suisse. C'est ainsi que dans quelques mon-
tagnards, je l'ai exécuté sur mon violon.

Le meilleur des Amis l'entendait.

J. B. Kellie.





Académie Royale
de Musique.

Paris le 14. Mars. 1821.

Division
du Personnel des Artistes.

Cui monsieur, votre nom est inscrit sur la liste des entrées.
et vous pouvez vous présenter quand il vous plaira à l'Académie
Royale de Musique sans crainte de désagrement de la part des Préposés.
Je suis avec une parfaite considération, Monsieur.

Votre très humble Ser^{ve}

J. B. Viotti.

P. S. J'apprens que les deux jeunes gens que vous nous avez
adressés n'ont aucun morceaux pour se faire entendre. Cependant
j'avois assemblé le jury et commande un quatuor à cet effet -
Vous savez pourtant Monsieur mieux qu'un autre de la manière dont
se fait ces sortes d'auditions. Je vous engage donc à les pré-
parer pour une autre audition au retour de Mr. Balot.

Address

A Monsieur

Monsieur Choron.

Bought from Leipmannssohn (Berlin) July 1905. price 21 marks

À Monsieur
Monsieur Choron

N^o 1.
Académie Royale
de Musique

Paris, le 14. 9. 1821.

Division
du Personnel des Artistes.

Mon monsieur, votre nom est
inscrit sur la liste des entrées, et l'on
vous en présentera quand il vous
plaira à l'Académie Royale de Musique
sans crainte de dérangement de la part
des Préposés. —

Je suis avec une parfaite
Considération Monsieur.

Votre très humble serv.

W. Stieglitz

P.S. J'appréhends que les deux pièces que
vous nous avez adressées ne soient aucun
morceau pour se faire entendre.
Cependant j'ai rassemblé le jury et l'on
m'aide un quatuor à cet effet. — Vous
serez pourtant, Monsieur, mieux que moi

Le Vendredi 26

Je ne saur^{ai} vous exprimer toute ma reconnaissance Mon Cher Jadin; le cadeau de vos oeuvres que vous ave^z bien voulu me faire, m'enchanté et me promet un plaisir certain que je ne manquerai pas de me procurer souvent. Mais, mon ami, n'est-ce pas vous priver d'un trop grand nombre de vos charmants ouvrages? ne seroit-il pas juste que j'en acceptasse un ou deux de la main de l'Amitié, et que j'achetasse, chez quelque marchand de musique des autres? - - - Il me semble que ce serait la la chose; et cela ne dimineroit en rien ma gratitude.

Croyez moi toujours avec toute l'estime et l'amitié possible.

Votre aff^{ect}

J. B. Viotti

Adresse

À Monsieur

Monsieur L. Jadin.

W. Mounceur
Mounceur L. Ladin -

ca vendred' 26. —

Deux raisons vont en premier lieu
me reconnoître pour être Sabin. Les
cadeaux de vos livres, que vous avez bien
voulu me faire, m'enchante et me
permettent me plaire certain que je
les convoisierai pas de mes propres
deniers. Mais, mes livres, si ce n'est
pas ceux privés d'un trop grand nom-
bre de vos charnantes ouvrages. Les
me serent il peu utiles que j'en ac-
cepte sans en rendre de la même
de l'Académie, et que j'achète, et
quelques ouvrages de l'Académie, de
autres ? — Il me semble que ce sont
là les choses, et cela au d'aujourd'hui
ou rien de ma gratitude.

Crayez aux toujours avec toute
l'estime et l'amitié possible

2000 - 2001
 2002 - 2003
 2004 - 2005
 2006 - 2007
 2008 - 2009
 2010 - 2011
 2012 - 2013
 2014 - 2015
 2016 - 2017
 2018 - 2019
 2020 - 2021
 2022 - 2023
 2024 - 2025
 2026 - 2027
 2028 - 2029
 2030 - 2031
 2032 - 2033
 2034 - 2035
 2036 - 2037
 2038 - 2039
 2040 - 2041
 2042 - 2043
 2044 - 2045
 2046 - 2047
 2048 - 2049
 2050 - 2051
 2052 - 2053
 2054 - 2055
 2056 - 2057
 2058 - 2059
 2060 - 2061
 2062 - 2063
 2064 - 2065
 2066 - 2067
 2068 - 2069
 2070 - 2071
 2072 - 2073
 2074 - 2075
 2076 - 2077
 2078 - 2079
 2080 - 2081
 2082 - 2083
 2084 - 2085
 2086 - 2087
 2088 - 2089
 2090 - 2091
 2092 - 2093
 2094 - 2095
 2096 - 2097
 2098 - 2099
 2100 - 2101
 2102 - 2103
 2104 - 2105
 2106 - 2107
 2108 - 2109
 2110 - 2111
 2112 - 2113
 2114 - 2115
 2116 - 2117
 2118 - 2119
 2120 - 2121
 2122 - 2123
 2124 - 2125
 2126 - 2127
 2128 - 2129
 2130 - 2131
 2132 - 2133
 2134 - 2135
 2136 - 2137
 2138 - 2139
 2140 - 2141
 2142 - 2143
 2144 - 2145
 2146 - 2147
 2148 - 2149
 2150 - 2151
 2152 - 2153
 2154 - 2155
 2156 - 2157
 2158 - 2159
 2160 - 2161
 2162 - 2163
 2164 - 2165
 2166 - 2167
 2168 - 2169
 2170 - 2171
 2172 - 2173
 2174 - 2175
 2176 - 2177
 2178 - 2179
 2180 - 2181
 2182 - 2183
 2184 - 2185
 2186 - 2187
 2188 - 2189
 2190 - 2191
 2192 - 2193
 2194 - 2195
 2196 - 2197
 2198 - 2199
 2200 - 2201
 2202 - 2203
 2204 - 2205
 2206 - 2207
 2208 - 2209
 2210 - 2211
 2212 - 2213
 2214 - 2215
 2216 - 2217
 2218 - 2219
 2220 - 2221
 2222 - 2223
 2224 - 2225
 2226 - 2227
 2228 - 2229
 2230 - 2231
 2232 - 2233
 2234 - 2235
 2236 - 2237
 2238 - 2239
 2240 - 2241
 2242 - 2243
 2244 - 2245
 2246 - 2247
 2248 - 2249
 2250 - 2251
 2252 - 2253
 2254 - 2255
 2256 - 2257
 2258 - 2259
 2260 - 2261
 2262 - 2263
 2264 - 2265
 2266 - 2267
 2268 - 2269
 2270 - 2271
 2272 - 2273
 2274 - 2275
 2276 - 2277
 2278 - 2279
 2280 - 2281
 2282 - 2283
 2284 - 2285
 2286 - 2287
 2288 - 2289
 2290 - 2291
 2292 - 2293
 2294 - 2295
 2296 - 2297
 2298 - 2299
 2300 - 2301
 2302 - 2303
 2304 - 2305
 2306 - 2307
 2308 - 2309
 2310 - 2311
 2312 - 2313
 2314 - 2315
 2316 - 2317
 2318 - 2319
 2320 - 2321
 2322 - 2323
 2324 - 2325
 2326 - 2327
 2328 - 2329
 2330 - 2331
 2332 - 2333
 2334 - 2335
 2336 - 2337
 2338 - 2339
 2340 - 2341
 2342 - 2343
 2344 - 2345
 2346 - 2347
 2348 - 2349
 2350 - 2351
 2352 - 2353
 2354 - 2355
 2356 - 2357
 2358 - 2359
 2360 - 2361
 2362 - 2363
 2364 - 2365
 2366 - 2367
 2368 - 2369
 2370 - 2371
 2372 - 2373
 2374 - 2375
 2376 - 2377
 2378 - 2379
 2380 - 2381
 2382 - 2383
 2384 - 2385
 2386 - 2387
 2388 - 2389
 2390 - 2391
 2392 - 2393
 2394 - 2395
 2396 - 2397
 2398 - 2399
 2400 - 2401
 2402 - 2403
 2404 - 2405
 2406 - 2407
 2408 - 2409
 2410 - 2411
 2412 - 2413
 2414 - 2415
 2416 - 2417
 2418 - 2419
 2420 - 2421
 2422 - 2423
 2424 - 2425
 2426 - 2427
 2428 - 2429
 2430 - 2431
 2432 - 2433
 2434 - 2435
 2436 - 2437
 2438 - 2439
 2440 - 2441
 2442 - 2443
 2444 - 2445
 2446 - 2447
 2448 - 2449
 2450 - 2451
 2452 - 2453
 2454 - 2455
 2456 - 2457
 2458 - 2459
 2460 - 2461
 2462 - 2463
 2464 - 2465
 2466 - 2467
 2468 - 2469
 2470 - 2471
 2472 - 2473
 2474 - 2475
 2476 - 2477
 2478 - 2479
 2480 - 2481
 2482 - 2483
 2484 - 2485
 2486 - 2487
 2488 - 2489
 2490 - 2491
 2492 - 2493
 2494 - 2495
 2496 - 2497
 2498 - 2499
 2500 - 2501
 2502 - 2503
 2504 - 2505
 2506 - 2507
 2508 - 2509
 2510 - 2511
 2512 - 2513
 2514 - 2515
 2516 - 2517
 2518 - 2519
 2520 - 2521
 2522 - 2523
 2524 - 2525
 2526 - 2527
 2528 - 2529
 2530 - 2531
 2532 - 2533
 2534 - 2535
 2536 - 2537
 2538 - 2539
 2540 - 2541
 2542 - 2543
 2544 - 2545

Nov. 19/89.
13. Belton Square.
N.W.

Dear Sir, I enclose the 7 portraits
of Kisti which you ask me
to send you. They are mere
sketches, but, I believe, from
the life. They came from in a
large French collection of similar
things. Some of which (including
these) Mr. Hill was disposing of
for me. I shall be glad if
you like them.

Yours truly,
Julian Marshall







G. B. Viotti.



Caroline Chinnery



Walter Chinnery.



M^{rs} Chinnery.

Eight letters written to Vioti, and one to Mr Channing
by H. R. H. Adolphus Frederick Duke of Cambridge.

[illegible]

Letter introducing to Viotta the brothers Maximilian Dohrer, (Violoncellist and
composer, b. 1785. d. 1867) and Anton Dohrer (Violinist & composer, b. 1783. d. 1852.)

Eight letters written to Viotti, and one to Mr. Chinnery
by H. R. H. Adolphus Frederick Duke of Cambridge.

H. Hannover ce 15. Oct. 1814.

Mon cher Viotti

J'ai l'honneur d'adresser quelques mots par vos
recommandes les freres Boer dans l'espoir que
le beaucoup de merite qui se souhaitent le succès
de faire votre connaissance. Ils ont été quelques
jours à Hannover, et j'ai eu bien des plaisirs à
les entendre jouer. Celui qui joue le violoncelle
a beaucoup joué avec Hummel, & j'espère que leur
duo sera dans le genre. Les freres Hummel.
J'aurai cette occasion de leur faire de ma
part de vos nouvelles et de celles de M. de
Chinnery à laquelle je fais mille complimens.
N'oubliez pas de me rappeler au p. George
et de lui faire les sentimens d'estime que vous
portez.

Adieu. Adieu de vous.

Adolphus Frederick.

Letter introducing to Viotti the brothers Maximilian Böhrer, (Violoncellist and
composer. b: 1785. d: 1867) and Anton Böhrer (Violinist & composer. b: 1783. d: 1852.)

Brighton Augth 4th 1846.

My dear Mr. Conway

I have many apologies to make
to you for not having acknowledged yester-
day the receipt of your very kind note,
but I really was so busied that it was not
in my power. I therefore enclose the few shillings
I have to myself to acknowledge for the 1st of
Jan^y. I do hope you that though I have
been rather so deprived of the pleasure of
writing upon you, it has not been my
fault, but really it has been owing to
the constant hurry I have been living in
ever since I have been in England. George
and Maria will have both, I trust, done
me justice in this respect, and you may
depend on my calling at your house before
you leave town. It is very surprising
indeed that I should have been so long
in London without ever having met or

Lambourne ce 21. d'oct. 1844.

Mon cher Beattie

Après avoir appris que vous étiez à Bruxelles je
m'empresse de vous adresser ces quelques lignes par
vous-même le plus tôt possible bien aimable lettre
à laquelle il m'est impossible de répondre plus tôt.
Vous connaissez l'intérêt bien vite que je prends
à tout ce qui regarde madame Chénier, et vous
me pardonnerez sûrement pour la plume que j'ai
n'importe quel style. A ce moment-ci je n'ai rien
de possible. Tous les appartements du Palais
sont occupés et même si ce n'est pas le
cas, le grand Chambellan de tout le personnel de
la suite que je suis sûr qu'il ne s'occupe pas
non plus de faire à lui. Ma sœur n'est absolument
occupée, d'ailleurs, vous savez que je ne suis
guère ^{bonne} l'écriture. Madame Chénier s'occupe et
occupe d'ailleurs de sa personne.

Enfin cette bibliothèque vous savez, vous

It is a thousand pities that the head of
Wimbleton should have been in that
place - The cause however is perfectly
removed; but I fear for all that I
must give up the pleasure of meeting you
here this year, as my stay in England will
be very short, and I really must
be giving a day from the University
that I can keep my engagement.

You will easily believe the delight I
had to see George, and I sincerely hope
after the knowledge of his former
character and abilities, he will not
be doing some thing for him.

I will now only detain you a moment
than to request you to be remembered most
kindly to George & I remain most
affectionately

Yours most sincerely
Edmund Burke

des bêtes qui se meussent dans l'air et se débattaient
à l'air. Ah! c'était si dur. Combien
maigre qui ne change de cost. et d'aspect
au moment de l'éclosion.

Je l'ai vu avec ma main et l'éclosion s'y faisait
Volez, volez, volez.

Adolfus Friedrich.

Cambridge Grand Canal
 Mon Cher Vitti

Je m'empresse de vous remercier
 de l'envoi de votre billet et de vous
 prier de me mettre sur la liste
 des souscripteurs à la Société
 Philharmonique. J'ai aussi un
 plaisir que j'appréhende à vous
 saluez, et je me flatte que cette
 Société breffera à son prochain
 grand pour la Musique Natu-
 relle qui malheureusement
 est tombée en décadence dans
 pays-ci —

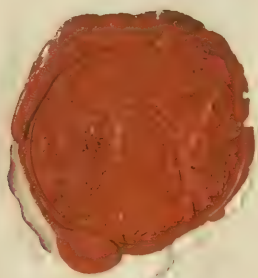
Je suis bien sûr de vous en
 vous envoie et de vous envoie
 si le pauvre Vitti n'est pas
 seulement et je ne l'ai pas

Letter in which H.B. 14
 consents to become a
 subscriber to the Phil-
 -harmonic Society.
 Vitti took an active
 interest in their arrange-
 -ment, which gives
 to this letter the date
 1813.

M^r. Vitti.

N^o. 10. Charles Street.

Cambridge Manchester Square



pour la partie de me rappeler à leur souvenir
 et de leur dire que je me réjouis de leur
 succès d'apprendre qu'ils ont actuellement
 un grand gain leur content. L'année
 prochaine j'espère rendre le plaisir de leur
 venir en ce compte aller en voyage et leur
 en leur affaire on le permettra. J'ai
 la conscience pour cette année bien
 malgré moi, mais il faut faire des choses
 et pour cette raison je suis obligé de leur
 dire la vérité. Le mariage en bien mal-
 heureusement j'ai de peu de nouvelles
 et ma disposition que les amis de leur
 j'ai pas pour le vilain plaisir de leur en
 les faire. Je souhaite qu'ils soient et j'ai
 un plaisir de nommer Baloffi qui m'a
 pour lui en est un grand compositeur.
 Adieu mon cher Vitti, soyez persuadé
 de mon affection et d'attachement
 pour vous et votre

votre très dévoué
 Adolphus Frederick

L'année prochaine
 je n'ai pas
 tant de temps
 à la fin de
 l'année je
 vous envoie
 de votre part
 avec laquière
 Vitti

Je vous prie
 de complimenter
 à Madame
 les amis et
 Dallercher
 Hermann et
 du mai d'été

Adolphus Frederick

M^r. Vitti.

n^o 10. (Chancery Street).
 Manchester Square.
 Cambridge. London.

Adolphus Frederick

Depuis trois semaines le vent qui
je n'ai pas touché le violoncelle
tant ce temps. Je vais de nouveau
à la campagne, ^{et} mais à mon
retour je serai enchanté de
vous revoir et de vous parler
de ma vie et de la haute école
à laquelle je suis

Monsieur Vieux
Adolpheus Bruckner.

Je vous prie de faire hier
des compléments de ma part
à Madame Chénier, et de
lui dire que je lui recommande
d'aller chez M^r Bacon N° 17
Newman Street, voir la statue
du Roi d'ent l'exposition

peux aujourd'hui en huit. Je
suis un peu, et j'en suis infini-
ment content.

Letter in which H. R. H.
consents to become a
subscriber to the Phil.
harmonic Society.
Viotti took an active
interest in their arrange-
ment, which gives
to this letter the date
1813.

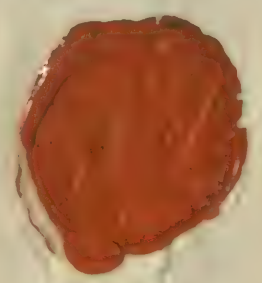
Street.
Manchester Square.
London.

De
Londres

M^r Viotti.

N° 10. Charles Street.

Manchester Square



Le Démonstrateur

Mon cher Vattel

Je me empresse de vous accuser
le reçu de votre bien aimable lettre
et de vous dire que je suis bien aise
d'apprendre que vous êtes tout à
fait remis de votre indisposition.

Je doute qu'il me soit possible
de profiter auprès de vous de votre
bien aimable l'offre de vos services
moi, étant obligé après l'été
d'aller à Caution d'été mais

à mon retour de la fin de l'été
mercredi prochain j'enverrai
chaque de votre de la musique
avec vous. Je vous prie de faire
bien des compléments de ma
part à M^r. Chevreux et de lui

Mardi à 1 h. 1/2. L.M. 1848
Mon cher Viatte.

D'un moment je viens de
lire votre bien aimable lettre,
et je m'empresse aussitôt de vous
rechercher. Le bon plaisir que je
vous envoie de vous venir
à des heures pour le déjeuner.

Je vous prie de faire mille
compliments à Madame Remy
et à George, et d'être persuadé
des sentiments que vous avez
pour le Vied.

Votre très dévoué

Adolphe Bréchet.

Si vous n'avez pas le temps, dites-leur
à " " pour moi.

P.S.

M. Viatte.

N. 10. Rue de la Harpe

Paris.

Adolphe Bréchet

Robert Allen Graham

John Graham

made

John Allen Graham

independence.

John Allen Graham

John Allen Graham

John Allen Graham

John Allen Graham

John Allen Graham

John Allen Graham

Mercredi à 1 h. de M. de
Mon fr. Viatte.

En ce moment je viens de
lire votre bien aimable lettre,
et je m'empresse aussitôt de vous
rechercher. Le bon plaisir que je
vous envoie de vous venir
à des heures pour le déjeuner.

Je vous prie de faire mille
compliments à Madame Thérèse
et à George, et d'être persuadé
des derniers que vous venez
pour le voir.

Votre très dévoué

Adolphe Charles Brédas.

Si vous n'avez pas le temps, dites lui
de vous accompagner.

Cambridge June 1846
mon cher Viatic

Je m'empresse de vous en-
voyer le livre de l'abbé Balthus, et
si vous le trouvez intéressant
la publication. Le livre est très
intéressant et très bon. Je vous
propose une petite illustration,
et pourrais le placer dans
votre ouvrage, et de vous demander
les nouvelles de Madame Thérèse.

Je ne manquerais pas de vous
le remercier au premier
moment pour m'avoir fait
premier coup d'essai.
Adieu faites bien des complé-
ments à Madame Thérèse et
à George, et soyez assurés de mon

M^r Viatic,

n. 10. Charles Street.

Manchester Square.

Cambridge London.

Back of Cambridge

Mr. F. W. L. L. L.
Adelphi Chambers
London.

Mr. Viatte,

N^o 10. Charles Street.

Manchester Square.

Cambridge. London.



DIE MUSIK

Singbar ist, im höheren Sinne genommen, ein herrliches Prädikat, um die wahre Melodie zu bezeichnen. Diese soll Gesang sein, frei und ungezwungen unmittelbar aus der Brust des Menschen strömen, der selbst das Instrument ist, welches in den wunderbarsten, geheimnisvollsten Lauten der Natur ertönt. Die Melodie, die auf diese Weise nicht singbar ist, kann nur eine Reihe einzelner Töne bleiben, die vergebens darnach streben, Musik zu werden.

E. T. A. Hoffmann
Aus „Phantasiestücke“

II. JUNIHEFT 1902

Herausgegeben
von Kapellmeister Bernhard Schuster
Verlegt bei Schuster & Loeffler
Berlin und Leipzig

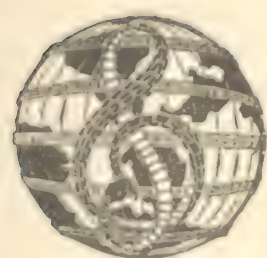


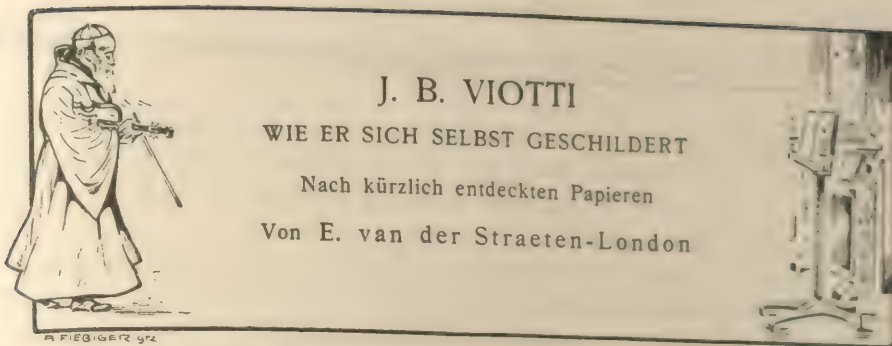
vor mir erhob, da ich erst wenig später (1807) nach Paris in das Theater eines italienischen Theaters gesteckt hatte.^{*)} Ob! Man kann sich das leicht vorstellen.

Jedermann nahm die Tracht der Nationalgarde an, auch ich war gezwungen, sie anzunehmen. Ich musste es umso mehr, als man mein Theater, das von der Königin protegierte Theater, das Spieltheater der Aristokraten nannte. Jedermann musste auf die Wache ziehen, ich musste es ebenfalls thun wie die anderen. Jeder versuchte in dieser heillosen Verwirrung eine Stütze an einem Mitgliede der Versammlung^{**)} zu erhalten.

^{*)} Das von Viotti begründete Theatre de „Monsieur“ (der Bruder des Königs und nachmalige Louis XVIII), das später Theatre Feytaud genannt wurde.

^{**)} Die National-Versammlung.





Zu gründlichem Verständnis und vollkommener Würdigung abstrakter Musik ist es besonders wertvoll, den Charakter und die Denkungsart des Schöpfers derselben zu kennen. Hören wir ihn gewissermassen selbst in Tönen zu uns reden, so gewinnt das, was er ausdrückt an Bedeutung und Interesse, und übt dadurch noch einen besonderen Reiz aus. Namentlich ist dies der Fall, wenn die Persönlichkeit eine anziehende ist, wie dies bei Viotti der Fall war.

Sind wir in der glücklichen Lage, den Komponisten persönlich zu kennen, so vermehrt sich dieses Interesse noch ganz besonders. Ist er uns aber durch die Zeit entrückt, so sind wir auf Bildnisse, Schilderungen seiner Zeitgenossen sowie auf seine Briefe und etwaige sonstige Schriften angewiesen, um im Geiste die nähere Bekanntschaft des Menschen sowohl als des Künstlers zu machen. Aus dem Rahmen des blossen Namens tritt alsdann die persönliche Erscheinung hervor, welche den Raum der Zeit überschreitend wieder mit uns weiter lebt. Der geist- und gemütvollste leider so früh verstorbene Dichter hat dies wohl empfunden, als er die rührenden Zeilen schrieb:

„Begrabe deine Toten
Tief in dein Herz hinein;
So werden sie dein Leben
Lebendige Tote sein.

So werden sie im Herzen
Stets wieder auferstehn,
Als gute, lichte Engel
Mit dir durchs Leben gehn.“

Viottis vielbewegtes Leben ist leider vielfach in undurchdringliches Dunkel gehüllt, welches selbst der fleissige und gewissenhafte Arthur Pougin in seiner hochinteressanten Lebensbeschreibung des grossen Künstlers nicht zu durchdringen vermochte, da nur die spärlichsten Nachrichten über seinen Aufenthalt in England sowie besonders über seine letzten Lebensjahre erhältlich waren. Erst in letzterer Zeit ist es dem unermüdlichen Forscher Herrn Edward Heron-Allen gelungen, einiger Manuskripte hab-

vor mir öffnete, da ich fast noch gar kein Bild von ihm als Komponisten eines italienischen Theaters gesteckt hatte.*) Oh! Man kann sich das leicht vorstellen.

Jedermann nahm die Tracht der Nationalgarde an, auch ich war gezwungen, sie anzunehmen. Ich musste es umsomehr, als man mein Theater, das von der Königin protegierte Theater, das Stützpunkt der Aristokraten nannte. Jedermann musste auf die Wache ziehen. Ich musste es ebenfalls thun wie die anderen. Jeder versuchte in dieser heissen Verwirrung eine Stütze an einem Mitgliede der Versammlung***) zu erhalten.

*) Das von Viotti begründete Theatre de „Monsieur“ (der Bruder des Königs und nachmalige Louis XVIII.), das später Theatre Foy-deau genannt wurde.

**) Die National-Versammlung.

haft zu werden, welche sehr wichtige Aufklärungen über jene Periode aus dem Leben des Künstlers geben und ihn im lichten Glanze jener edlen feinen Natur zeigen, in welcher ihn seine Zeitgenossen A. M. Eymar und M. Miel geschildert haben.

Diese wertvollen Schriftstücke, bestehend in einer kurzen Autobiographie, dem Testamente und einigen Briefen, werden mit der gütigen Erlaubnis des Herrn Heron-Allen hier zum erstenmale in wortgetreuer Übersetzung einem grösseren Publikum zugänglich gemacht.

Auch die in diesem wie im folgenden Heft der „Musik“ wiedergegebenen Porträts sind von besonderem Interesse. Es sind die von Pougin als allem Anscheine nach die besten erwähnten, deren Verlust er bitter beklagt.

Beide Bilder befinden sich im Besitze des Herrn Algernon Green zu Gurbiton, dessen Grossmutter die intimste Freundin der nacherwähnten Madame Chinnery war, welche seiner Tante, die sie in den letzten Lebensjahren pflegte, sämtliche Familien-Porträts und ihr von dem Landhause Gillwell stammendes Mobiliar vermachte. Herr Green ist jetzt im Besitze aller dieser Andenken, worunter sich herrliche Porträts der schönen Madame Chinnery und ihrer Kinder befinden, welche sämtlich in noch jugendlichem Alter der Mutter im Tode vorangingen. Ein Porträt der Tochter, Karoline, von Lawrence wurde von Herrn Green für eine sehr hohe Summe an eine französische Privatsammlung verkauft. Ausserdem aber besitzt er noch zwei Miniaturen dieses auffallend schönen Mädchens, sowie je eine der Mutter, in vorgerückterem Alter, und der Söhne George und Walter, von dessen hellblondem Haar eine Locke im Rücken der kostbaren Fassung eingefügt ist. Dieselben sind alle von Trossarelli gemalt. Ausserdem besitzt er noch ein ausgezeichnetes lebensgrosses Brustbild von George Chinnery im Alter von etwa 20 Jahren, dessen feine edle Züge sehr der Mutter gleichen und eine, ganz im Sinne der rührseligen Zeit ausgeführte Kohlen-Zeichnung der letzteren, am Grabe ihrer Tochter, im Père-la-Chaise-Kirchhofe zu Paris, wo Madame Chinnery die letzten Jahre ihres Lebens zubrachte.

Endlich befindet sich unter den zahlreichen Andenken auch eine kleine Elfenbeindose mit Instrumenten zur Pflege der Nägel, deren Deckel mit einem anscheinend sehr guten Porträt Viottis auf rosenrotem Grund geziert ist. Unter dem Porträt steht „L'Amico“, mit welchem Wort er stets seine Briefe an die Familie unterzeichnete und welches infolgedessen zu seinem Beinamen geworden war. Jenes Etui, ein Geschenk der Familie, soll er ständig benutzt haben.

Die Lebensgeschichte Viottis, soweit sie aus allen Musik-Lexicis ersichtlich, hier zu wiederholen, würde zwecklos sein, zumal er selbst uns einen kurzen Überblick über sein früheres Leben giebt. Zur Erläuterung sei nur folgendes vorausgeschickt:

Im Anfang des Jahres 1798 wurde Viotti, auf die Verdächtigung hin, ein Agitator der französischen Revolutionspartei zu sein, plötzlich aus England vertrieben.*) Während er eines Abends friedlich im Kreise seiner Freunde sass, trat ein Regierungsbeamter in das Zimmer und teilte ihm mit, dass er unverzüglich das Land verlassen müsse, ohne dass man ihm auch nur die Möglichkeit einer Rechtfertigung vor Gericht gewährt, noch bestimmte Gründe angegeben hätte.

Er begab sich sofort nach Schönefeld an der Dove Elbe bei Hamburg (zwischen Georgswärder und Wilhelmsburg) wo ihm ein Engländer Namens Smith sein Haus zur Verfügung stellte und in jeder Weise für ihn sorgte, unter der Bedingung, dass er sich jeden Sonntag bei ihm zum Diner einladen dürfe.

Pougin erzählt uns, dass dieser Mr. Smith, als gänzlich Fremder, der zufällig von Viottis Unglück erfahren, in dieser grossmütigen Weise seine Verehrung für den grossen Künstler habe zeigen wollen. Wahrscheinlicher aber erscheint es, dass er ein Verwandter seines Geschäfts-Teilhabers Charles Smith in London war.

Nach seiner Ankunft in Hamburg war Viottis Denken und Trachten zunächst darauf gerichtet, die schändlichen Verleumdungen blosszustellen, die ihn in die Verbannung getrieben. Zu diesem Zweck schrieb er die folgende Skizze seines Lebens, die er dem zur Zeit in Hamburg weilenden englischen Consul von Teneriffa, Mr. Coliman Macgregor, eingehändigte, damit dieser seine Rechtfertigung übernehme.

Das Titelblatt des aus Folioseiten bestehenden Manuscriptes lautet folgendermassen: „Donné a Hambourg par Viotti lui Même à Mr. Coliman Macgregor Consul Brittanique à Teneriffe. — Grécis de la vie de J. B. Viotti“.

Den Inhalt geben wir in möglichst wortgetreuer Übersetzung:

„Kurze Beschreibung des Lebenslaufes von J. B. Viotti von seinem Eintritt in die Welt bis zum 6. März 1798.“

Der Gedanke, verkannt und ungünstig beurteilt worden zu sein, liegt zu schwer auf meinem Herzen, als dass ich nicht alle mir zu Gebote stehenden Mittel aufbieten sollte, um den unheilvollen Eindruck zu verwischen, den ein widerwärtiges Geschick über meine Handlungen verbreitet hat.

Eines der besten Mittel ist, wie es mich bedünken will, eine ganz getreue, ganz aufrichtige Beschreibung meines Lebens von meinem Eintritt in die Welt bis auf den heutigen Tag zu geben.

*) In London weilende Jakobiner hatten ein Schreiben an den Herzog von Portland gesandt, das ihn der Volksaufwiegelung und Majestätsbeleidigung beschuldigte.

vor mir omerte, da ich fast mein ganzes Hab und Gut in das Unternehmen eines italienischen Theaters gesteckt hatte.**) Oh! Man kann sich das leicht vorstellen.

Jedermann nahm die Tracht der Nationalgarde an, auch ich war gezwungen, sie anzunehmen. Ich musste es umsomehr, als man mein Theater, das von der Königin protegierte Theater, das Stelldichein der Aristokraten nannte. Jedermann musste auf die Wache ziehen, ich musste es ebenfalls thun wie die anderen. Jeder versuchte in dieser heillosen Verwirrung eine Stütze an einem Mitgliede der Versammlung**) zu erhalten.

*) Das von Viotti begründete Theatre de „Monsieur“ (der Bruder des Königs und nachmalige Louis XVIII.), das später Theatre Feydeau genannt wurde.

**) Die National-Versammlung.

Ich werde mich dazu aller Schritte meines Lebens bedienen und das Gute wie das Schlechte derselben getreu berichten; und Gott, welcher alle Seelen durchschaut, möge der gestrenge Richter über die Wahrhaftigkeit der meinigen sein.

O ihr, die ihr die Wage der Gerechtigkeit in den Händen haltet, die ihr sie nur zum Guten verwenden wollt, ihr, die das Böse abschreckt, möchtet ihr eure Augen auf diese Schrift werfen, sie mit Aufmerksamkeit lesen und unparteiisch entscheiden, ob ich schuldig bin oder nicht.

Einer ehrbaren Familie entstammend, die mich für eine andere Laufbahn bestimmt hatte, widmete ich mich dennoch gegen ihren Willen der Musik. Von meinem Geburtsorte in der Lombardei*) kam ich nach Turin, um dort dem Studium obzuliegen. Dort verbrachte ich meine Kindheit unter sehr vielem Lernen und einigen wenigen Jugendstreichen im Hause des Fürsten de la Cisterna, der mir seinen Schutz angedeihen liess.

Als ich auf dem Standpunkte angekommen, wo ich etwas zu verstehen glaubte, verliess ich jene Stadt in der Absicht, zu reisen und mein Talent weiter auszubilden. Genf war der erste Ort, an dem ich mich hören liess, das muss, so weit ich mich erinnere (*ce me semble*), im Jahre 1750**) gewesen sein, und die Ermutigung, die mir dort zu teil wurde, bestimmte mich, meine Reise weiter fortzusetzen.***) Schon in Bern ging mir ein gewisser Ruf (*une petite célébrité*) voraus und ich zögerte nicht, denselben weiter zu verfolgen. Ich wurde dort so wohlwollend empfangen, wie ich es mir nur wünschen konnte, und der Geschmack am Reisen entwickelte sich immer mehr in mir.

Ich verliess die Schweiz und begab mich nach Dresden. Ich hatte die Ehre, dem Kurfürsten vorgestellt zu werden, und dieser hatte die Güte, meinem Talent Beifall zu zollen.

In der Folge war ich in Berlin.

Der Herr Graf Fontana, damaliger Gesandter des Königs von Sardinien am preussischen Hofe, hatte die Güte, mich zu empfangen und mich in sein Haus aufzunehmen. Mehr bedurfte ich nicht, um den Eintritt in die achtbarsten Häuser dieser Hauptstadt zu erhalten.

Dort hatte ich das Glück, die Bekanntschaft des Mr. Luton, des jetzigen Ministers Seiner Majestät des Königs von Britannien (*S. M. Britannique*) zu machen, der mir seither stets ein aufrichtiges Interesse bewiesen hat. — Friedrich der Grosse erzeigte mir die Ehre, mich zu hören, und ich hatte oft die Ehre, mit dem letztverstorbenen König zu musizieren.

*) Jontanetto da Po. (Der Herausgeber.)

**) Dies ist wahrscheinlich ein Schreibfehler, da er 1753 erst geboren war.

***) Er reiste in Begleitung seines Lehrers Pugnain und kam 1767 bis London.



Ich verliess dieses Land und begab mich, mit Einführungsbriefen versehen, nach Warschau, wo mir derselbe Empfang zu teil wurde, wie in Preussen.

Von dort reiste ich nach St. Petersburg; der Fürst Potemkin stellte mich der Kaiserin vor, die die Gewogenheit hatte, mich zu hören, und auch der jetzige Kaiser beehrte mich mit seinem Beifall.

Ich kehrte zurück aus diesem Reiche gegen Ende des Jahres 1781, und besuchte von neuem einige der Höfe des Nordens, denen ich soviel Dankbarkeit schulde, und begab mich schliesslich nach Paris mit der Absicht, mich zwei oder drei Monate dort aufzuhalten, um mich auf diesem grossen Theater hören zu lassen. Ich hatte das Glück (vielleicht sollte ich sagen das Unglück), dort gut empfangen zu werden, und, noch jung an Erfahrung, liess ich mich hinhalten von Monat zu Monat, von Jahr zu Jahr; und ich blieb zehn Jahre dort. —

Zwei Jahre wohnte ich in dieser Stadt, als Ihre Majestät die Königin von Frankreich mich zu hören wünschte. Sie beehrte mich mit ihrer Anerkennung, und von der Zeit ab beschloss ich, nicht mehr öffentlich zu spielen und mich gänzlich dem Dienste dieser hohen Frau zu weihen, die, um mich zu entschädigen, zur Zeit des Ministeriums Calonnes mir eine Pension von £ 150 Sterling (Mk. 3000) erwirkte, welche ich nicht lange geniessen sollte.

Von Ihrer Majestät und der ganzen königlichen Familie mit Güte überhäuft, überall empfangen, führte ich ein Leben, das, wenn auch nicht vollkommen glücklich, zum mindesten sehr angenehm war, als die entsetzliche Revolution ausbrach und alles umwälzte, alles auf den Kopf stellte.

Welche Befürchtungen mussten sich nicht meiner bemächtigen bei dem Herannahen dieser entsetzlichen Plage, welche Vorsichtsmassregeln musste ich nicht anwenden, um mich vor dem Abgrund zu retten, der sich vor mir öffnete, da ich fast mein ganzes Hab und Gut in das Unternehmen eines italienischen Theaters gesteckt hatte. *) Oh! Man kann sich das leicht vorstellen.

Jedermann nahm die Tracht der Nationalgarde an, auch ich war gezwungen, sie anzunehmen. Ich musste es umsomehr, als man mein Theater, das von der Königin protegierte Theater, das Stelldichein der Aristokraten nannte. Jedermann musste auf die Wache ziehen, ich musste es ebenfalls thun wie die anderen. Jeder versuchte in dieser heillosen Verwirrung eine Stütze an einem Mitgliede der Versammlung **) zu erhalten.

*) Das von Viotti begründete Theatre de „Monsieur“ (der Bruder des Königs und nachmalige Louis XVIII.), das später Theatre Feydeau genannt wurde.

**) Die National-Versammlung.

Ich werde mich dazu aller Schritte meines Lebens bedienen und das Gute wie das Schlechte derselben getreu berichten; und Gott, welcher alle Seelen durchschaut, möge der gestrenge Richter über die Wahrhaftigkeit der meinigen sein.

O ihr, die ihr die Wage der Gerechtigkeit in den Händen haltet, die ihr sie nur zum Guten verwenden wollt, ihr, die das Böse abschreckt, möchtet ihr eure Augen auf diese Schrift werfen, sie mit Aufmerksamkeit lesen und unparteiisch entscheiden, ob ich schuldig bin oder nicht.

Einer ehrbaren Familie entstammend, die mich für eine andere Laufbahn bestimmt hatte, widmete ich mich dennoch gegen ihren Willen der Musik. Von meinem Geburtsorte in der Lombardei*) kam ich nach Turin, um dort dem Studium obzuliegen. Dort verbrachte ich meine

Ich versuchte es ebenfalls, mein Gut und Leben hingen davon ab, und ich muss gestehen, dass es mir schien, als habe ich gute und ehrenhafte Menschen darunter gekannt. Endlich fing die Auswanderung an, meine Bekannten, meine Freunde, alle flohen vor Furcht. Vielleicht wäre ich geflohen wie sie, wenn ich mein Hab und Gut hätte mitnehmen können, aber das lag nicht in meiner Macht, und ausserdem ist das eine Handlungsweise, die ich stets verdammt habe, eine Zaghaftigkeit, gegen die ich mich ausgesprochen habe: Der Mann soll auf seinem Posten sterben, und der gesunde Verstand hat mir immer gesagt, dass, wenn die rechtschaffenen und gebildeten Menschen ihren Platz verlassen, die bösen und unwissenden zweifellos triumphieren.

Beunruhigt, gequält, in beständiger Todesangst, führte ich ein Leben, das mir wahrhaft zur Last wurde. Jedoch trotz aller Vorsichtsmassregeln, die meine mehr als kritische Lage mir auferlegte, trotz der Furcht für mein Leben und Gut, die mich bedrückte, muss ich hier erklären, wie ich es bereits erklärt habe, dass ich mich niemals, weder direkt noch indirekt, um Revolution oder Politik bekümmert habe, dass meine Äusserungen niemals verdient haben, getadelt zu werden, und schliesslich, dass ich bis zum Augenblick meiner Abreise, zwischen Furcht und Hoffnung schwebend, gelebt habe, ohne etwas Sträfliches zu thun, um meiner Sicherheit willen (meine Befürchtungen zu verringern).

Im Jahre 1792, als meine Angelegenheiten eine immer schlimmere Wendung nahmen, als ich neues Unglück, neue Schrecken von dieser zweiten Versammlung, die die erste ersetzt hatte, und von der ich das Glück hatte, auch nicht ein einziges Mitglied zu kennen, voraussah, entschloss ich mich, was ich besass zu verkaufen, die Schulden meines unglücklichen Theaters zu berichtigen, und ein Land zu verlassen, in dem ein rechtschaffener Mann nicht mehr in Frieden leben konnte, wo ich soviel Verfolgungen erlitten, und wo ich fast alles verloren hatte. Ich verliess es in der That noch vor der traurigen Verhaftung seiner Herrscher und begab mich nach England am 21. oder 22. Juli desselben Jahres.

Ich wurde aufgefordert, im Konzert des Herrn Salomon zu spielen und hatte die Genugthuung, Erfolg zu haben, und von diesem Augenblicke fasste ich den Entschluss, meine Tage in dem schönen Lande zu beschliessen, wo ich alles meinen Wünschen entsprechend fand. Ich wurde jedoch genötigt, mich noch einmal daraus zu entfernen: Der Tod meiner Mutter in Italien zwang mich dazu. Ich reiste daher am 21. Juli 1793 ab, durchkreuzte Deutschland und Tirol und begab mich über Venedig in mein Vaterland. Ich brachte meine Angelegenheiten sowie die meiner Brüder, die noch Kinder waren, in Ordnung und trat die Rückreise durch die Schweiz, Deutschland und Flandern, damals noch dem Kaiser

zugehörig, an und befand mich gegen Ende Dezember wieder in London, entschlossen, mich endgültig dort niederzulassen und es nicht mehr zu verlassen. Ach wie weit war ich davon entfernt vorauszusehen, was mir begegnen sollte!

Obwohl es mein Los war, fasst immer in der grossen Welt zu leben, habe ich sie doch nie geliebt und — eine kleine Zahl verständiger und guter Freunde ist alles, was mein Herz sich innigst wünschte. Nachdem ich solange Europa durchzogen, solange für andere gelebt hatte, erhörte der Himmel endlich meine Wünsche. Ich machte die Bekanntschaft von Herrn und Frau Chinnery, zwei Wesen, die im höchsten Grade die schätzenswertesten Eigenschaften besitzen. Gut, gefühlvoll, treue Freunde, nichts fehlt an ihrem vortrefflichen Charakter. Sobald ich sie kennen lernte, habe ich sie geliebt, und sobald sie mich kannten, schätzten sie mich ebenfalls. Seit jenem glücklichen Augenblicke habe ich ihnen mein Leben gewidmet. Die Welt, die Gesellschaft, Vergnügungen, nichts hatte Reiz ohne sie, und ihr Haus, wo ich, wie ich wie ein Verwandter, wie ein Bruder lebte, ist das meine geworden, das, wo ich forthin ununterbrochen bleiben wollte, und dass ich niemals wieder zu verlassen wünschte.

Mr. Chinnery, jener feinfühlende Freund, an den ich nie ohne die tiefste Rührung denken kann, ist mein intimster Vertrauter geworden. Vor ihm habe ich kein Geheimnis mehr, ihm habe ich alles offenbart, alles anvertraut. Er hat die geringsten meiner Gedanken gelesen, alle meine Handlungen gekannt, und ich kann wohl sagen, dass meine Seele ihm ebenso bekannt ist, als mir selbst. Man frage ihn, er wird die Wahrheit alles dessen, was ich vorbringe, bezeugen.

Indem ich so im Schosse der Freundschaft lebte, störte mich doch die Ausübung meines Talenten und der Zwang, den sie mir auferlegte, liess mich den Entschluss fassen, ihr zu entsagen und mich einem andern Stand zu widmen. Ich teilte mein Vorhaben meinem Freunde mit, er billigte dasselbe, und wir kamen darin überein, dass ich mein ganzes kleines Vermögen zusammenbringen solle, um es in einem kaufmännischen Unternehmen anzulegen und mich als Weinhändler zu etablieren.

Diesem seltenen Freunde, diesem guten Herrn Chinnery, verdanke ich es ausserdem, dass ich mich mit einem der ehrenhaftesten Männer in der ganzen Welt associiert habe, einem Mann von ausgezeichnetem Charakter, Mr. Charles Smith, mit dem ich alles, was ich besitze, zusammengethan habe und mit dem ich friedlich vierzehn Monate verlebt habe, die wie ein Tag dahingeflossen sind. — Teure Freunde, die ihr mich so gut kennt, lasst mir Gerechtigkeit angedeihen, habt ihr euch jemals über mich zu beklagen gehabt? — Da ich in England alles hatte, was ich mir wünschen konnte, habe ich mit Frankreich keinerlei Beziehungen erhalten. Die Briefe, die ich dorthin gerichtet habe, waren nur vier an der Zahl:

offenbart. Dies mag auch wohl wenigstens teilweise seine Begabung sein. Die Marquise Helène de Montgeroult erklären, mit welcher zusammen er Improvisationen vortrug, die alle Zuhörer begeisterten. Diese Dame war gewisslich nicht gänzlich frei von dem Konventionalismus, der die ganzen Hofkreise durchwehte. Sie war lange Zeit seine intimste Freundin und ihre hervorragende musikalische Begabung erwarb ihr den Beinamen „Euterpe“. Sie war als Klavierlehrerin am Pariser Konservatorium thätig und gab auch eine Klavierschule heraus.

Auch Madame Chinnery war eine talentvolle Klavierspielerin, wie Madame Viger Lebrun in ihren Memoiren bezeugt, wo sie von ihrem Aufenthalte in Gilwell, dem Landhause der Familie Chinnery (in

Meine Freunde kennen sie und wissen, dass ich niemals eine Antwort darauf erhalten habe. Möge es mir gestattet sein, deren Inhalt hier mitzuteilen, es könnte vielleicht zur Aufklärung eines etwaigen Missverständnisses dienen, das wahrscheinlich das entsetzliche Unglück herbeigeführt hat, in das ich gestürzt bin. — Den ersten habe ich an den berühmten Komponisten, Herrn Cherubini geschrieben, um ihn um alle Partituren seiner Meisterwerke zu bitten. Dies und die Versicherungen meiner Freundschaft bildeten den Inhalt desselben. —

Den zweiten an einen Privatmann in Dijon, um ihn um Burgunder und Champagner zu fragen. Mr. Smith hat ihn mir diktiert und derselbe ist mit seinem Einverständnis abgegangen. — Diese beiden Briefe wurden durch einen Mr. Goti, einen italienischen Maler, gesandt, der nach Frankreich zurückkehrte.

Der dritte war auf Bitten des Mr. Borgo, des Gesandten von Genua, geschrieben, um einen Herrn Ramorino, Schiffskapitän und dessen Freund, zu empfehlen, der sich in Paris befand und im Begriffe war, einen Prozess zur Wiedererlangung seines Eigentums anzustrengen, das ihm auf dem Rückweg von Indien von einem französischen Korsaren geraubt worden war. —

In diesem Briefe drängte ich mit Eifer darauf, dass man ihm helfen möge, da seine Lage des Mitleids würdig sei, und dass man ihn womöglich an die oberen Behörden verweisen sollte, die mir nicht bekannt seien, an jene endlich, die die Macht hätten, diesem Unglücklichen zu helfen.

Der vierte und letzte war ebenfalls aus Gefälligkeit geschrieben, für eine Person,*¹⁾ die ich liebe und achte, und die in Frankreich Erkundigungen einzuziehen wünschte über eine Angelegenheit, die sie persönlich betraf, und worüber sie alle Einzelheiten selbst aufzeichnete mit der Bitte, dass ich dieselben kopiere. Ich fasste diese Einzelheiten, indem ich sie übertrug, in Form eines Briefes, und das ist alles, was er enthielt. Dieselbe Person ist bereit, dies zu bezeugen, sobald sie gefragt wird.

Diese beiden Briefe wurden mit dem Packet des vorerwähnten Gesandten von Genua abgeschickt, dem ich sie persönlich übergab. Dies ist alles, was aus meiner Feder geflossen ist, und ich kann es beschwören aus dem Grund meines Herzens. —

Wenn das es ist, was mich hat verdächtigen können, was die Reinheit meiner Handlungen hat verdunkeln können und mir mein Missgeschick zugezogen, so bedaure ich meine ganze Einfalt unter bitteren Thränen. — Hatte ich nur ein wenig über die Umstände nachgedacht, so würde ich

*¹⁾ Mad. Chinnery?

diese unglückseligen Briefe unterdrückt haben; aber so gross war meine Unschuld und so weit war ich fern von allem Bösen, dass in mir nicht einmal der Gedanke auftauchte, dass ich eine Unvorsichtigkeit beging.

Hoher Richter, an den ich diese Schrift richte, von dem mein Wohlergehen und mein Glück abhängt, lassen Sie sich dazu herab, ich bitte Sie, die Thatsachen zu prüfen; und möge die Rechtlichkeit (l'intégrité), die ihr Merkmal ist, Sie dahin bringen, dass Sie meine Unschuld durch den Trauerschleier hindurch sehen, der sie umhüllt.

Hiermit schliesse ich diesen Lebensabriss, und, voll Zutrauen in Ihre Güte, und in dem Bewusstsein meines untadelhaften Wandels, will ich warten, indem ich mich durch die Hoffnung auf das Ende meines Leidens stärke.

Möge es Ihnen bald zugehen, möge ich bald diese glückliche Insel wiedersehen, wo ich alle meine Freunde, all mein Gut zurückgelassen habe. Dann werde ich unaufhörlich den Himmel und meine Befreier segnen und beständig wie vordem als redlicher und getreuer Unterthan Seiner Majestät des Königs von Britannien (S. M. Britannique) leben.

Hamburg, diesen 23. März 1798.

J. B. Viotti.

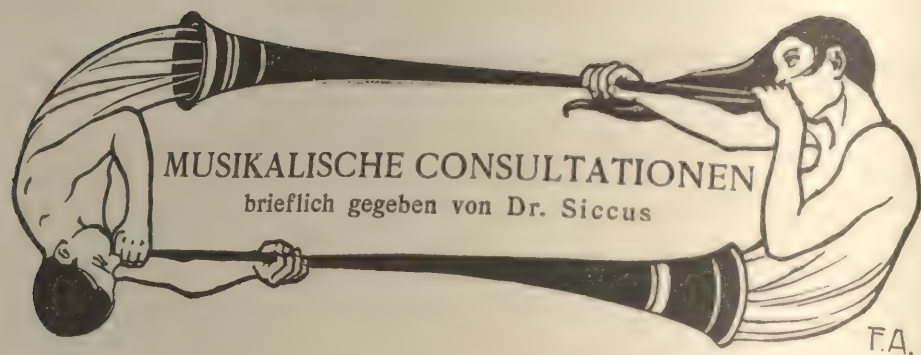
Schluss folgt



orenbart. Dies mag auch wohl wenigstens teilweise seine Begeisterung für die Marquise Helène de Montgeroult erklären, mit welcher zusammen er Improvisationen vortrug, die alle Zuhörer begeisterten. Diese Dame war gewisslich nicht gänzlich frei von dem Konventionalismus, der die ganzen Hofkreise durchwehte. Sie war lange Zeit seine intimste Freundin und ihre hervorragende musikalische Begabung erwarb ihr den Beinamen „Euterpe“. Sie war als Klavierlehrerin am Pariser Konservatorium thätig und gab auch eine Klavierschule heraus.

Auch Madame Chinnery war eine talentvolle Klavierspielerin, wie Madame Viger Lebrun in ihren Memoiren bezeugt, wo sie von ihrem Aufenthalte in Gilwell, dem Landhause der Familie Chinnery (in

Meine Freunde kennen sie und wissen, dass ich niemals eine Antwort



An Herrn Volkhart Asmeyer, Tonkünstler, Gross-Überfeld,
Boewulfstrasse

Mülheim, Mai 1902.

Lieber Asmeyer!

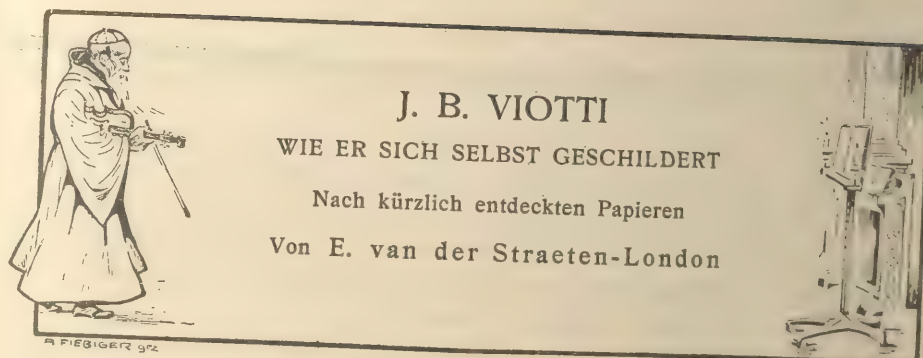
Ein Fall ist ernsthaft! Wenn die Nähe Berlins und die Zusammenkünfte mit Deinen dortigen Freunden noch mehr solche Krankheitserscheinungen zeitigen, wie der Aufsatz: „Die Musik der Lebendigen“, den Du mir freundlichst im Manuskript zur Durchsicht sendest, dann wird die Diagnose schlimm, mein guter Volkhart, und Dir wird auf längere Zeit der Süden angeraten.

Die beunruhigenden Erscheinungen gipfeln in folgendem Aufruf als Resultat deiner Ausführung:

„Fort endlich mit allen Gespenstern, mit den galvanischen Scheinbelebungen toter Formalistik eines Schumann und Mendelssohn, fort mit den verlogenen Regeln einer bange handwerklichen ‚Tonsetzkunst‘, einer chinesisch bezopften ‚Ästhetik‘, fort mit dem erheuchelten Rest historischer Achtung vor überlebtem welschen Ohrenkitzel. Dem ewig Lebendigen gehöre allein unser Streben, der deutschen Komponisten-Jugend, die des Meisters letztes Vermächtnis, den ‚Parzival‘ als höchstes Heiligtum bewahrt und im Ausdruck dieser Gesinnung weiterschafft!“

Faul, mein lieber Volkhart. Nachdenken! Nicht was gespielt wird, ist der grosse Jammer, sondern die mangelnde geistige Verarbeitung des Gebotenen durch Dich und Deine Krankheitsgenossen. Ihr leidet an Hypertrophie des Willens und Atrophie des Intellekts, d. h. auf deutsch, ihr wollt der Sache mit der Gesinnung, der Parteilidenschaft anstatt mit dem Verstande beikommen.

Weil unter dem Einfluss der Hegelschen Philosophie, die besonders in Norddeutschland noch lange nicht überwunden ist, die Kunsttheorie zur lächerlichen Phrase wurde, denken viele von euch, darunter die Besten, man brauche überhaupt keine ästhetische Theorie mehr. Und ist diese denn auch nötig? Ich will mit einer Gegenfrage antworten: Ist es nötig, dass sich jedermann durch gänzliches Ignorieren dieses Gebietes



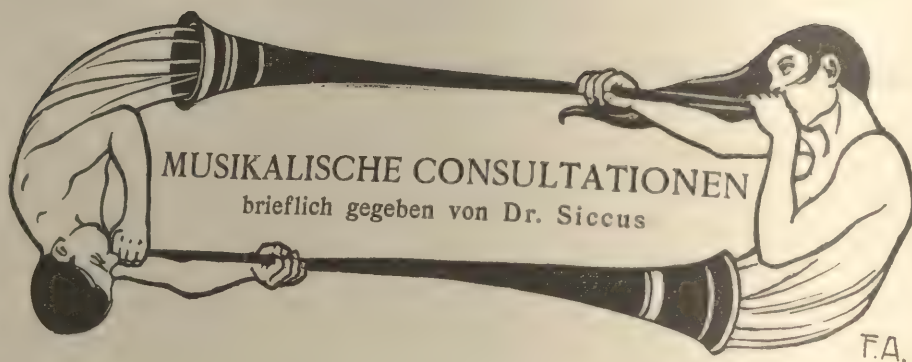
Schluss

Aus der im vorigen Heft veröffentlichten autobiographischen Skizze Viottis tritt uns der Meister als enthusiastischer Gefühls-mensch entgegen, der sehr geneigt ist, sich in Superlativen zu ergehen. Das letztere ist eine Eigenschaft, die er mit den meisten seiner Landsleute teilt, die erstere Eigenschaft durchdrang die ganze Atmosphäre einer Zeit, welche uns Werther, Jean Pauls Werke, Popes Lockenraub etc. etc. gab und deren starke Empfindsamkeit manchmal bis zur Rührseligkeit herabsank. Der Musik, welche die Sprache der seelischen Empfindung und nicht der Philosophie ist, konnte diese Zeit nur förderlich sein, und sie hat auch in der That die bedeutendsten Erscheinungen auf ihrem Gebiete hervorgebracht. Die Wärme und Intensität, welche wir an den meisten ihrer Produkte wahrnehmen, kühlte sich allmählich ab, und die Folge davon ist leider nur allzu augenscheinlich.

Das warme Freundschaftsgefühl, das sich in Viottis Worten ausdrückt, wurde ihm gegenüber von allen erwidert, die ihm nahe standen. Auch in seinem Spiele und in seinen Werken äusserte sich diese Wärme der Empfindung, veredelt und gehoben durch Ernst und Würde, wie sie der grossen italischen Schule (Pergolese, Astorga, Tartini etc.) eigen war; doch hatte er eine merkwürdige Beimischung der eleganten Oberflächlichkeit der Franzosen, welche sich namentlich in den Finales seiner Konzerte offenbart. Dies mag auch wohl wenigstens teilweise seine Begeisterung für die Marquise Helène de Montgeroult erklären, mit welcher zusammen er Improvisationen vortrug, die alle Zuhörer begeisterten. Diese Dame war gewisslich nicht gänzlich frei von dem Konventionalismus, der die ganzen Hofkreise durchwehte. Sie war lange Zeit seine intimste Freundin und ihre hervorragende musikalische Begabung erwarb ihr den Beinamen „Euterpe“. Sie war als Klavierlehrerin am Pariser Konservatorium thätig und gab auch eine Klavierschule heraus.

Auch Madame Chinnery war eine talentvolle Klavierspielerin, wie Madame Viger Lebrun in ihren Memoiren bezeugt, wo sie von ihrem Aufenthalte in Gilwell, dem Landhause der Familie Chinnery (in

Meine Freunde kennen sie und wissen, dass ich niemals eine Antwort



An Herrn Volkhart Asmeyer, Tonkünstler, Gross-Überfeld.

1738

DIE MUSIK I. 19.

Sewardstone bei Waltham Abbey) spricht. Sie malte dort das Bild der schönen Frau und einige Jahre später, in Paris, das von Viotti.

Mit welcher Liebe der letztere an der Familie Chinnery gehangen, geht, ausser den darauf bezüglichen Bemerkungen in dem im vorigen Heft mitgeteilten Schriftstück, auch aus seinen Briefen an die Mitglieder derselben sowie aus seinem Testamente hervor.

Pougin teilt den Inhalt eines Briefes an „Master Walter Chinnery“ mit. Derselbe ist datiert „Schönfeldz (so schrieb er den Namen in allen seinen Briefen) ce 18. juin 1798“ und er sagt dem Knaben darin, dass er voraussetze, dass er gut lerne und sich gut aufführe, und deshalb schreibe er, um ihm dadurch seine Anerkennung auszudrücken, und werde ihm einen zweiten Brief schreiben, wenn er von der Mutter hört, dass er fortdauernd sich gut geführt habe. Dann ermahnt er ihn, seinen Garten schön zu pflegen, damit er ihm bei seiner Rückkehr einen hübschen Strauss überreichen könne.

„Studierst Du auch Deine Violine?“ — fährt er fort — „Du musst das Spielen ja beibehalten, Dein Bruder George ebenfalls, damit euer Amico euch unterweisen kann. Sagt Mamselle (der Gouvernante), dass ich mich oft ihrer erinnere, umarmt Vater und Mutter für mich, und behaltet mich von ganzem Herzen lieb,

Euren Amico

Viotti.

Walter Chinnery war der schöne blonde Knabe, der bereits im jugendlichen Alter starb.

Am 8. Oktober desselben Jahres schrieb Viotti folgenden Brief an dessen Schwester:

Meine liebe Karoline,

Ich war eben damit beschäftigt, sehr hübsche kleine Klaviersonaten mit Violinbegleitung für Dich zu komponieren, als ein Brief Deiner lieben Mama mir die Kunde bringt, dass Du die Musik sehr vernachlässigst. Diese Nachricht hat mich um so mehr bestürzt, als Mama hinzufügt, dass es Deine Laune ist, die Dich verhindert, Fortschritte zu machen.

Da ich sicher bin, dass dies nur wenige Augenblicke dauern kann, dass Du gleich wieder so sanft und liebenswürdig wirst, wie Du es vorher warst, so werde ich die Sonaten zu Ende führen, damit Du sie mir bei meiner Rückkehr sehr gut spielen kannst, und dass ich das Vergnügen haben werde, sie Dir zu begleiten. Ich werde sie Dir schicken, sobald ich von Deiner so lieben und guten Mutter erfahre, dass Du wieder Geschmack an der Musik gefunden, an dieser schönen und angenehmen Kunst, welche der ganzen Welt so viel Freude bereitet.

Lebe wohl meine liebe Karoline, umarme euren kleinen Walter für mich, bringe mich bei Mamselle in Erinnerung und sprich oft von mir mit Deiner ausgezeichneten Mutter und Deinem guten Vater. Ich hoffe, dass ich bald erfahren werde, dass Du die volle Achtung und Freundschaft verdienst von l'Amico

J. B. Viotti

Dein Brief hat mir viel Freude gemacht und ich danke Dir dafür.
„Pour ma chère Caroline“

„Gilwell.“

Die vorerwähnten Sonaten sind wahrscheinlich „Trois sonates pour clavecin ou piano forte, avec accompagnement d'un violon. 2^e livre pour clavecin. — Paris, Sieber“. Es sind keine Originalwerke, sondern Bearbeitungen des dritten, vierten und fünften der 6 Trios für 2 Violinen und Bass, op. 2, welche seinem Lehrer Pugnani gewidmet sind.

Während seines Aufenthaltes in Schönefeld schrieb er auch die bei Boehme in Hamburg erschienenen 6 Duos concertants op. 5 für 2 Violinen, welche Mr. und Mme. Chinnery gewidmet sind. Das Werk enthielt sein Portrait und eine Vorrede „A ses amis absents“, worin er sagt: „Dieses Werk ist die Frucht der Musse, welche das Unglück mir verschafft. Einige der Stücke hat der Schmerz mir eingegeben, andere die Hoffnung.“ Pougin sagt, dass er nie eine Kopie dieser Ausgabe gesehen, die nicht mehr aufzufinden sei. Das in den Beilagen wiedergegebene Titelblatt stammt aus der reichhaltigen Sammlung der Herren W. E. Hill & Sons in London, welche es mir gütigst zur Verfügung gestellt haben. Im Jahre 1802 kehrte er nach mehrmonatlichem Aufenthalte in Paris nach London zurück, wo er sich wieder dem Weingeschäfte widmete und im übrigen seine Zeit in der Zurückgezogenheit des Landlebens im Kreise seiner Freunde verbrachte.)* Während dieser Periode schrieb er die mit Buchstaben A—J bezeichneten neun Violinkonzerte (zwanzig frühere waren durch Nummern unterschieden), deren letztes in E-moll seinem Freunde William Chinnery gewidmet ist.

Aus seinem Privatleben während dieser Zeit haben wir nur die spärlichsten Nachrichten. Pougin erwähnt zweier Empfehlungsschreiben, welche er kurz nach seiner Rückkehr von London aus sandte. Eines davon war an Ginguené, Direktor des öffentlichen Schulwesens im Ministerium des Innern, das andere an den General Degrave. Wann das Weingeschäft Schiffbruch gelitten, in dem er nicht allein den Rest seines Vermögens, sondern auch noch einen Vorschuss von 80000 Franken der Mme. Chinnery

*) W^m. Chinnery jun. gab in dem Jahre sein Stadthaus 44 Mortimer Str., welches er von einem Colonel Toon gemietet hatte, auf und lebte gänzlich in Gilwell. Sein Vater W^m. Chinnery sen. lebte damals noch und bewohnte No. 44 Great Queen Str.

etc. etc. etc.

Au Musée du Roi.

I. 19.

115

In dieser Überzeugung und mit Thränen im Auge, sage ich ihr auf ewig Lebewohl, ich sage es Euch ebenfalls, meine lieben guten Freunde, voller Dankbarkeit, von der ich Euch keinen Beweis mehr werde geben können, wenn Ihr dieses Schriftstück durchblättert. Lebt wohl, vergiesset eine Thräne, widmet einen Seufzer dem Unglücklichen, der sein letztes Gebet an Euch richtet.
Ausgefertigt zu Paris, den 13. Dezember 1822

gezeichnet J. B. Viotti.

*) Im Original standen noch die Worte: „Unglücklichen wie ich“; diese Worte sind aber von Viotti ausgestrichen und verbessert.

verlor, welche mutmasslich hineingesteckt wurden, um es vom Untergang zu retten, ist ungewiss, wahrscheinlich aber erst kurz vor seiner Rückkehr nach Frankreich im Jahre 1818.

Im Jahre 1813 erscheint sein Name mit Clementi, Cramer, Novello und anderen als einer der dreissig Begründer der Philharmonischen Gesellschaft, in deren Konzerten er viermal auftrat, und zwar Montag, den 17. Mai 1813, wo er mit Vaccari, Spagnoletti und Crouch eines seiner Streichquartette spielte, Montag, den 28. März 1814, wo er ebenfalls ein eigenes Streichquartett mit Mori (seinem Schüler), Moralt und Lindley spielte; am 3. April 1815 spielte er mit Mori und Lindley ein Concertante für 2 Violinen und Violoncello und am 1. Mai desselben Jahres ein Arrangement seines A-moll-Konzertes für Streichquartett mit Mori, Moralt und Lindley. Dies war sein letztes Erscheinen in diesen Konzerten. Seine beiden Schüler Robberechts (Lehrer de Bériots) und Mori spielten eins seiner Concertante im 2. Konzerte des Jahres 1819, und das war anscheinend das letzte Mal, dass eines seiner Werke dort zur Aufführung kam.

Während dieser Jahre scheint er den grössten Teil seiner Zeit bei seinen Freunden in Gilwell verlebt zu haben, worauf auch folgender Brief an die Gattin des Pariser Violinisten Jean Henry Simon hinzudeuten scheint:

5. Juli.

Ich war auf dem Lande und habe deshalb mit der Antwort an Madame Simon gezögert, sowie ihr dafür zu danken, dass Sie mich von dem Erfolg Ihres kleinen Versuches in Kenntnis gesetzt. Ich freue mich, dass sie nicht das Schicksal aller in diesem Lande neu ankommenden Talente erfahren hat, dass sie anfangen auszugeben, ehe sie etwas verdienen, und ich mache ihr mein ganz aufrichtiges Kompliment darüber. Ich werde gewiss gerne persönlich kommen, ihr dies zu sagen, da sie es mir gütigst gestatten will, jedoch bin ich nicht sicher über den Tag, da ich einen kranken Freund in einiger Entfernung von London habe, dem ich die Pflichten der Freundschaft erweisen muss.

Einen günstigen Augenblick abwartend, bitte ich Sie, die Versicherung meiner Hochachtung mit meinen Glückwünschen entgegenzunehmen.

J. B. Viotti.

Die Adresse lautet Madame Simon, No. 1 Cleveland Court, St. James Place, und der Poststempel ist vom 5. Juli 1813, 4 pm.

Im vorhergehenden Jahre hatte Viotti aber bereits London verlassen und sich nach Paris begeben, wo der dritte und letzte Akt seines Lebensdramas sich abspielte, bis auf die Schlusscene in London.

Am 1. November 1819 trat Viotti seine verhängnisvolle Stellung als Direktor der Kgl. Akademie der Musik und der grossen Oper an, welche ihm

STRAETEN: J. B. VIOTTI

1741

die letzten Lebensjahre verbittern sollte. Seine finanzielle Lage war augenscheinlich keine glänzende, wie aus dem folgenden Briefe an den Baron de la Ferté ersichtlich ist. Derselbe ist auf einem Briefbogen der „Académie Royale de Musique, Division du Personnel des Artistes“ geschrieben und lautet folgendermassen:

Paris, den 27. Jan. 1821.

Herr Baron (de la Ferté).

Ich habe die Ehre, einen sehr verbindlichen Brief des Herrn Intendanten der Kronmobilien beizufügen, aber wenn seine Excellenz sich nicht herablässt, das geheiligte Wort [le mot sacré] auszusprechen, werden die guten Absichten des ersteren, sowie die Ihrigen, Herr Baron, erfolglos werden. —

Möchte Gott doch geben, dass es mir erlassen bliebe, beschwerlich fallen zu müssen, aber was soll man anfangen, wenn man ohne Mittel ist? — Jeder, der in die Administration einzieht, hat Möbel, ich allein, der nach zweiundzwanzigjähriger Abwesenheit zurückgekommen, habe keine, und auch nicht die Mittel, mir welche zu beschaffen!

Es ist höherer Zwang [force majeure], der mich erkühnt, seine Excellenz zu bitten, mir zu Hilfe zu kommen. Sie wird es mir hoffentlich verzeihen, sowie sie mir auch meine Zudringlichkeit verzeihen wird.

In dieser Hoffnung habe ich die Ehre mit vollkommener Hochachtung und Ergebenheit zu sein

Herr Baron

Ihr ergebenster und gehorsamster Diener

J. B. Viotti.

Welchen Effekt dieser Brief hatte, wissen wir nicht, es ist aber wohl anzunehmen, dass dieser bescheidene Wunsch Gewährung fand, da er am 8. Februar von dort einen Brief an Herold schrieb, welchen Pougin mitteilt. Die unglücklichen Schicksale der Oper, welche mit der Ermordung des Herzogs von Berry ihren Anfang nahmen, wurden ungerechterweise Viotti zur Last gelegt, und im Oktober 1821 wurde er mit einer Pension von 6000 Franken seines Amtes an der grossen Oper enthoben, verblieb aber noch einige Zeit Direktor des „Théâtre-Italien“. Der folgende Brief zeigt, dass er mit der Auszahlung seiner Pension oder seines Gehaltes auch noch Schwierigkeiten gehabt. Wir lassen ihn in getreuer Übersetzung folgen:

Monsieur

Monsieur de Cailheux

etc. etc. etc.

Au Musée du Roi.

I. 19.

115

In dieser Überzeugung und mit Thränen im Auge, sage ich ihr auf ewig Lebewohl, ich sage es Euch ebenfalls, meine lieben guten Freunde, voller Dankbarkeit, von der ich Euch keinen Beweis mehr werde geben können, wenn Ihr dieses Schriftstück durchblättert. Lebt wohl, vergiesset eine Thräne, widmet einen Seufzer dem Unglücklichen, der sein letztes Gebet an Euch richtet.

Ausgefertigt zu Paris, den 13. Dezember 1822

gezeichnet J. B. Viotti.

*) Im Original standen noch die Worte: „Unglücklichen wie ich“; diese Worte sind aber von Viotti ausgestrichen und verbessert.

verlor, welche mutmasslich hineingesteckt wurden, um es vom Untergang zu retten, ist ungewiss, wahrscheinlich aber erst kurz vor seiner Rückkehr.

den 16. August 1822.

Lieber Freund,

Wenn meine Angelegenheit wirklich entschieden und beendet ist, sind Sie nicht nur der erste, der es mich wissen lässt, sondern der einzige; denn ich habe noch kein Wort von irgend jemandem über dieses interessante Thema gehört.

Übrigens erkenne ich sehr die Teilnahme Ihres Herzens an, mit der es das meine zu trösten sucht. — Sie werden gewiss begreifen, wie sehr ich dies empfinde, und es wäre noch mehr der Fall gewesen, wenn Sie, wie Sie es versprochen, selber gekommen wären, um es uns mitzuteilen. — Geduld, ich werde Sie unverzüglich in Paris besuchen und dann werden wir den Tag festsetzen, wo wir Sie hier haben dürfen. — Der armen Patientin geht es besser. Sie ist voller Hoffnung Sie bald wiederzusehen, auch ihr Gemahl wünscht sehr Sie kennen zu lernen!*)

Sollten Sie zufälliger Weise wissen, wo ich mich zur Empfangnahme melden kann, so teilen Sie mir es mit.

Leben Sie wohl lieber guter Freund: ich umarme Sie mit dem Ihnen bekannten Gefühl der Freundschaft [sentiments tenders]

Votre Amico

J. B. Viotti.

Seine liebsten Freunde, Chinnery, weilten also nicht allzuferne von ihm, wie er uns in dem folgenden ergreifenden Schriftstücke ausdrücklich mitteilt. Es ist das letzte, was von seiner Hand allem Anscheine nach erhalten ist. Wenigstens ist es das letzte, welches sich in dem Nachlasse der Madame Chinnery vorgefunden.

Paris, den 13. Dezember 1822.

Testament, oder mein letzter Wille.

In Gegenwart meines Schöpfers, dem ich Rechenschaft ablegen werde über mein unglückliches Leben, lege ich hier meinen letzten Willen nieder, indem ich meine Freunde: Gustav Gasslar, No. 17 Boulevard Poissonière (Soissonière) wohnend, und Wilhelm Chinnery zu Havre wohnend, oder, in Ermangelung seiner, Georg Robert Chinnery seinen Sohn, zu London wohnend, bitte, dass Sie die Güte haben, meine Testaments-Exekutoren zu sein und pünktlich alles zu befolgen, was ich hier aufzählen werde. —

Nicht allein sterbe ich ohne Vermögen, sondern ich sterbe noch ausserdem mit einer Schuld, die mir das Herz zerreisst. Es ist die, welche mein Unglück mich der Madame Chinnery geborene Tresilian gegenüber hat eingehen lassen! . . .

Dieses gute, herrliche Geschöpf hat, um mich mehr und mehr in meinem Geschäfte zu unterstützen, die Summe von achtzigtausend

*) Dies bezieht sich zweifellos auf Mr. und Mrs. Chinnery, welche damals in Havre wohnten.

Franken zu meiner Verfügung gestellt. Das Haus hat falliert, und ich war gezwungen, nicht allein mein eigenes darin angelegtes Kapital fahren zu lassen, sondern auch die mit solcher Selbstlosigkeit und Grossmut geliehenen achtzigtausend Franken. Diese geheiligte Schuld bildet das Unglück meines Lebens und wird die Ruhe meiner Asche stören, wenn ich das Unglück habe, sie nicht tilgen zu können.

Ich wünsche daher, falls Gott mich zu sich ruft, ehe ich diese Pflicht der reinsten Freundschaft gegenüber erfüllen kann, dass alles was ich auf der Welt besitze verkauft, realisiert, und der Mad. Chinnery, geborene Tresilian, oder ihren Erben gegeben werde, indem ich sie nur bitte, meinem Bruder André Viotti die Summe von achthundert Franken zu zahlen, welche ich ihm schuldig bin. Den ganzen Überschuss bitte ich sie als eine winzige Entschädigung der grossen Summe anzunehmen, welche ich ihr schulde. Ich wünsche sogar, dass meine Freunde nichts für meine Beerdigung zurückbehalten: Ein wenig Erde wird genügen für einen*) Elenden wie ich. — Unter meiner Musik wird man zwei Konzerte im Manuskript finden; man wird zwei Violinen finden, von denen eine schon der (Made.) Chinnery gehört, die von Klotz; aber die andere von Stradevarius gehört mir, sie ist ausgezeichnet und man wird eine hübsche kleine Summe daraus erzielen können. Ich habe auch zwei oder drei goldene Tabaksdosen und eine goldene Uhr; alles das soll der vorbenannten Dame gehören, und ich erwarte, dass meine guten Freunde meine Wünsche erfüllen. — Ach! nach alle dem werde ich noch weit davon entfernt sein, mich dieser geheiligten Schuld zu entledigen, die so schwer auf meinem Herzen lastet. Jedoch wenn Gott mein Gebet nicht erhört, wenn er mich nicht leben lässt, bis ich meine Pflichten gänzlich habe erfüllen können, so wird meine Freundin, dieses vollkommene Wesen, das ich so wohl anzuerkennen weiss, mir wohl verzeihen. Sie weiss es wohl, dass es nicht meine Schuld ist, wenn ich im Elend sterbe und es mir unmöglich ist, alles was ich ihr schulde wieder zu erstatten. Ich bin sogar sicher, dass Sie meinem Gedächtnis bittere Thränen weihen wird, und dass sie nicht aufhören wird, zu dem Allerhöchsten für die Ruhe meiner Seele zu beten. —

In dieser Überzeugung und mit Thränen im Auge, sage ich ihr auf ewig Lebewohl, ich sage es Euch ebenfalls, meine lieben guten Freunde, voller Dankbarkeit, von der ich Euch keinen Beweis mehr werde geben können, wenn Ihr dieses Schriftstück durchblättert. Lebt wohl, vergiesset eine Thräne, widmet einen Seufzer dem Unglücklichen, der sein letztes Gebet an Euch richtet.

Ausgefertigt zu Paris, den 13. Dezember 1822

gezeichnet J. B. Viotti.

*) Im Original standen noch die Worte: „Unglücklichen wie ich“; diese Worte sind aber von Viotti ausgestrichen und verbessert.

verlor, welche mutmasslich hineingesteckt wurden, um es vom Untergang zu retten ist ungewiss, wahrscheinlich aber erst kurz vor dem Untergang.

den 16. August 1822.

Lieber Freund,

Wenn meine Angelegenheit wirklich entschieden und beendet ist, sind Sie nicht nur der erste, der es mich wissen lässt, sondern der einzige; denn ich habe noch kein Wort von irgend jemandem über dieses interessante Thema gehört.

Übrigens erkenne ich sehr die Teilnahme Ihres Herzens an, mit der es das meine zu trösten sucht. — Sie werden gewiss begreifen, wie sehr ich dies empfinde, und es wäre noch mehr der Fall gewesen, wenn Sie, wie Sie es versprochen, selber gekommen wären, um es uns mitzuteilen. — Geduld, ich werde Sie unverzüglich in Bezug auf das

Die Lebenssonne des grossen Künstlers nahte sich dem Untergang, verbreitete jedoch noch vor dem Versinken einen milden Schein über seine letzten Tage.

Wenige Tage nach der Ausfertigung seines Testamentes reiste er nach London und zwar wahrscheinlich in Begleitung seiner Freundin Madame Chinnery, denn die letztere erscheint im Januar 1823 mit ihrem Sohne Georg als Bewohnerin des Hauses No. 17 Montague-Street Portman Square, welches sie aber vor Ende des Jahres verliessen. Vermutlich thaten sie dieses, um Viotti, dessen Gesundheit gänzlich gebrochen war, auf das Land zu begleiten, wo er bessere Luft und angenehmere Umgebung fand.

Es liegt sehr nahe, dass sie Gilwell zu diesem Zwecke erwählten, da es ihr eignes, dem Künstler liebgewordenes Heim war, und durch die Nähe der Stadt ihm die Strapazen einer längeren Reise ersparte.

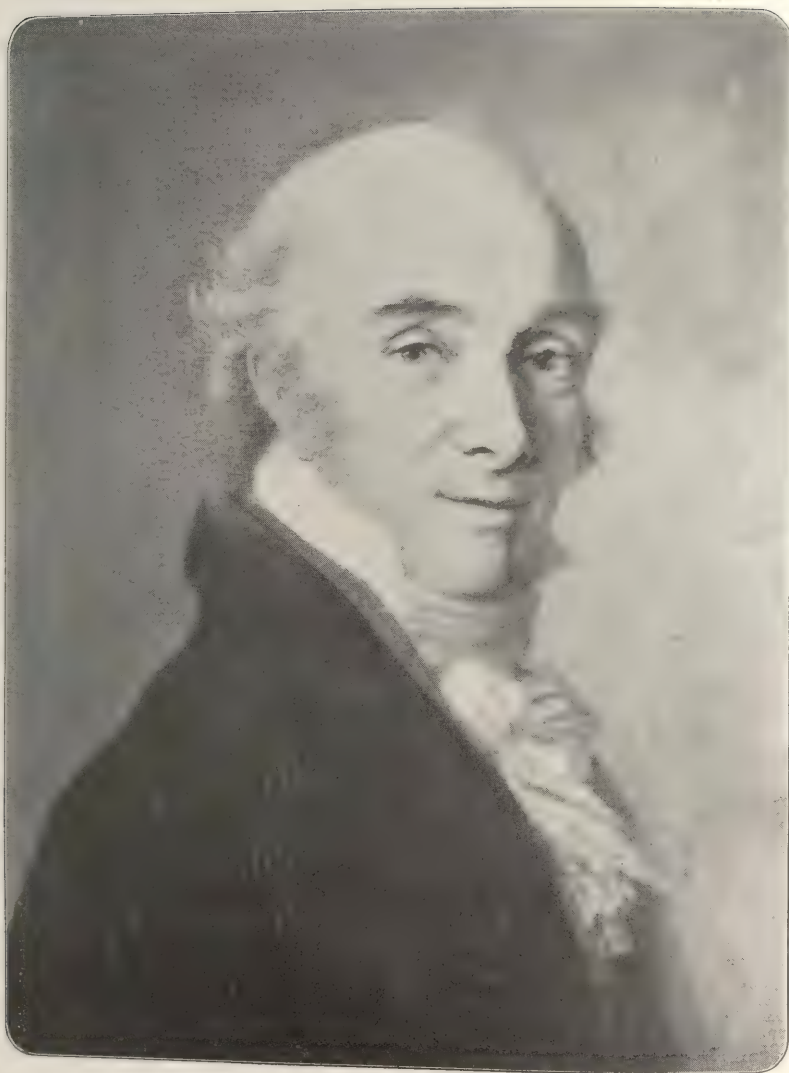
Der „Morning Chronicle“ vom 8. März 1824 bringt folgende Notiz von seinem Tode:

„Mit aufrichtigem Bedauern teilen wir hiermit den Tod des berühmten Violinspielers Herrn Viotti mit. Derselbe starb in London am dritten dieses Monats nach kurzer Krankheit im 69. Jahre seines Lebens. Herr Viotti war aus Piemont gebürtig.“ —

Die Altersangabe ist falsch, da er im 71. Jahre stand. Das Datum des Todestages ist zweifellos richtig, da es von der leitenden Tageszeitung in Übereinstimmung mit allen hervorragenden englischen Zeitschriften gegeben wird. Leider ist es allen Bemühungen des Verfassers noch nicht gelungen, Viottis letzte Ruhestätte*) aufzufinden, doch hat er die Hoffnung nicht aufgegeben sie zu entdecken, damit ein würdiges Denkmal der Nachwelt die Stelle kund thue, die die irdischen Reste des Vaters des modernen Geigenspiels bergen.

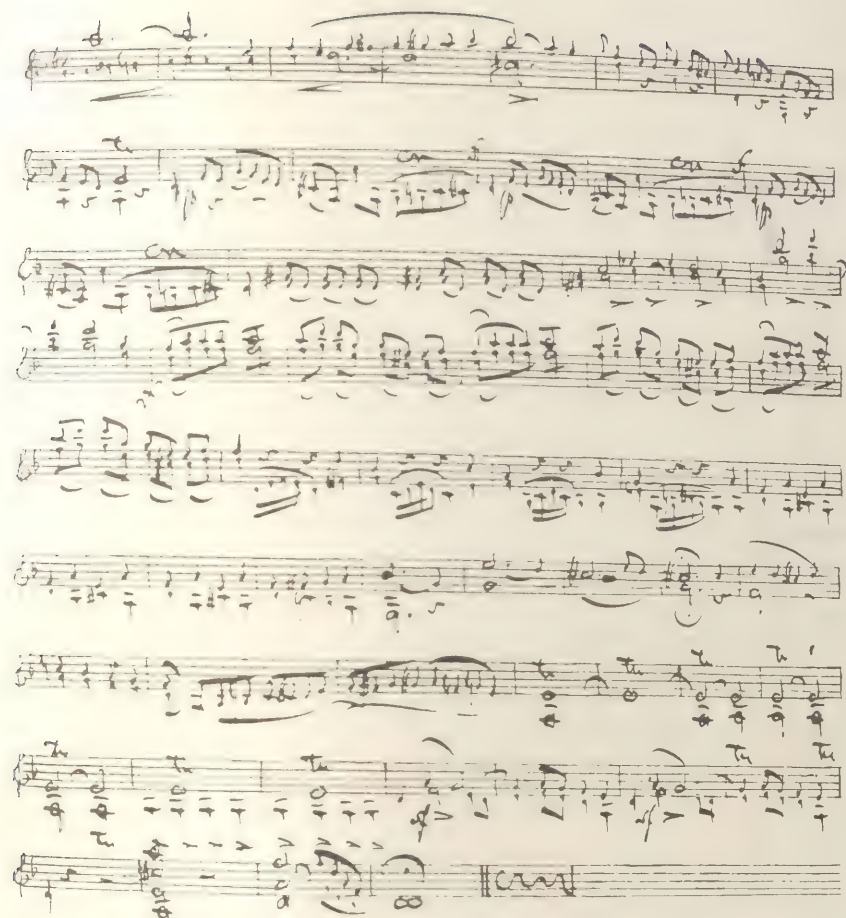
*) Ich habe inzwischen herausgefunden, dass Viotti im Hause der Mme. Chinnery No. 5 Upper Berkeley-Street, Portman Square um 7 Uhr morgens verschied. Mme. Chinnery war gegenwärtig, und die obigen Thatfachen sind kürzlich aufgefundenen Familienbriefen entnommen. Das Studium der letzteren wird hoffentlich auch die Grabstätte entdecken lassen.





I. 18

GIOVANNI BATTISTA VIOTTI
Nach dem Gemälde von Mme. Viger-Lebrun

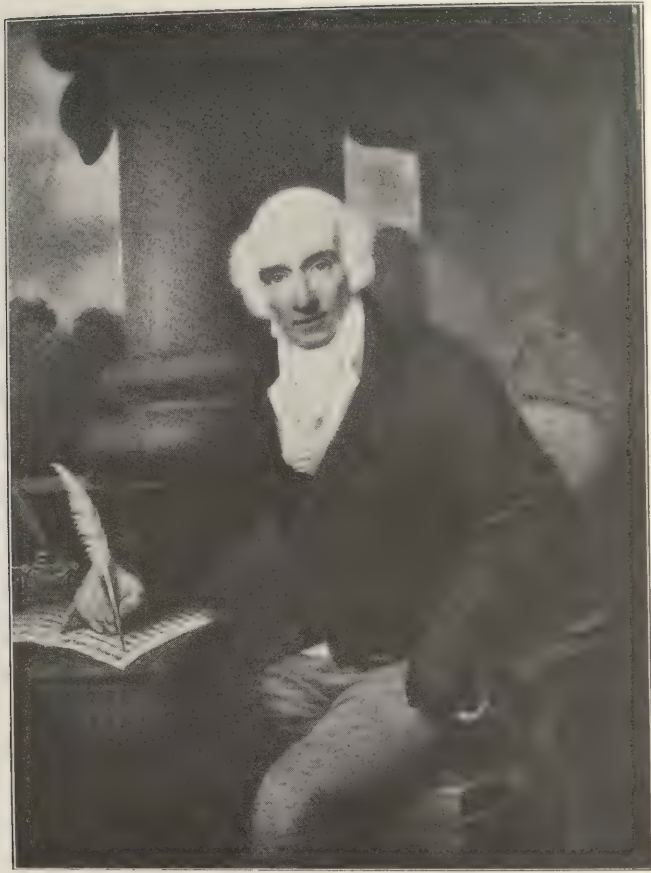


Cette production n'a des rivales que dans
 l'hommage que j'en fais à un Ami de 37 ans qui
 l'acceptera d'autre bon Cherubini lui offre
 Paris ce 16. mai 1821. *W. Cherubini*



I. 18

DUETTO PER UN VIOLINO COMPOSTA
 PER IL SUO AMICO LUIGI CHERUBINI



I. 19

J. B. VIOTTI ○ ○
Nach einem Miniatur-
bild von Trossarelli



I. 19

NACHBILDUNG DER TITELSEITE VON VIOTTIS
SIX DUOS CONCERTANTS MIT DER WIDMUNG
AN MR. UND M^{me}. CHINNERY ○ ○ ○ ○ ○ ○

Cher Monsieur,
J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
un exemplaire de mon ouvrage.

Monsieur, je vous prie de m'excuser si je ne vous envoie pas
mon ouvrage de suite. J'ai été obligé de le faire imprimer
à Paris, et j'ai dû attendre le résultat de la vente de
mon ouvrage à Paris, avant de pouvoir vous l'envoyer.

Non, Madame, je n'ai pas pu vous l'envoyer de suite. J'ai
été obligé de le faire imprimer à Paris, et j'ai dû attendre
le résultat de la vente de mon ouvrage à Paris, avant de
pouvoir vous l'envoyer.



Monsieur, je vous prie de m'excuser si je ne vous envoie pas
mon ouvrage de suite. J'ai été obligé de le faire imprimer
à Paris, et j'ai dû attendre le résultat de la vente de
mon ouvrage à Paris, avant de pouvoir vous l'envoyer.

Non, Madame, je n'ai pas pu vous l'envoyer de suite. J'ai
été obligé de le faire imprimer à Paris, et j'ai dû attendre
le résultat de la vente de mon ouvrage à Paris, avant de
pouvoir vous l'envoyer.

Monsieur, je vous prie de m'excuser si je ne vous envoie pas
mon ouvrage de suite. J'ai été obligé de le faire imprimer
à Paris, et j'ai dû attendre le résultat de la vente de
mon ouvrage à Paris, avant de pouvoir vous l'envoyer.



Mme. CHINNERY



KAROLINE CHINNERY



WALTER CHINNERY

23 Bells Rd.
Gorleston-on-Sea
18/8/02

Dear Mr. Heron-Allen,

Thanks for your kind note which has given me great satisfaction, and pleasure. I sent the copies through a friend of mine, as I took an engagement ^{here} for the autumn here to enable me to give my wife and children a change of air, as they have all been suffering from tonsellites & relaxed throats which has pulled them down very much.

I received M^y 150.- for the article of which leaves M^y 120 net as I spent about 30- for plates chemicals etc travelling expenses etc to produce the photos.

I owe you therefore 30- which I shall pay as soon as I can. At the moment I am very short as I had to scrape all I had together to pay the taxes before I left town. —
What you tell me about the letters of the Duke of Cambridge is very interesting. Would it not be worth while to offer them to the "Musik", and then speak to Hills about bringing the whole as a small book thus completing Porgin etc? I am just now busy with the unpublished Mendelssohn and Schumann letters. If you agree with me about the production of the letters of the Duke of Cambridge, kindly send me copies to "The Pavilion" Gorleston-on-Sea

*Hoping that you are well & enjoying yourself & the pleasure of hearing from you I remain yours very sincerely
W. Chinnery*

A thousand thanks! I am the last man to ask a favor of
any body but your name being mentioned, I was at a
loss what to do. Your answer I have forwarded to Ld
It is just what it should be.

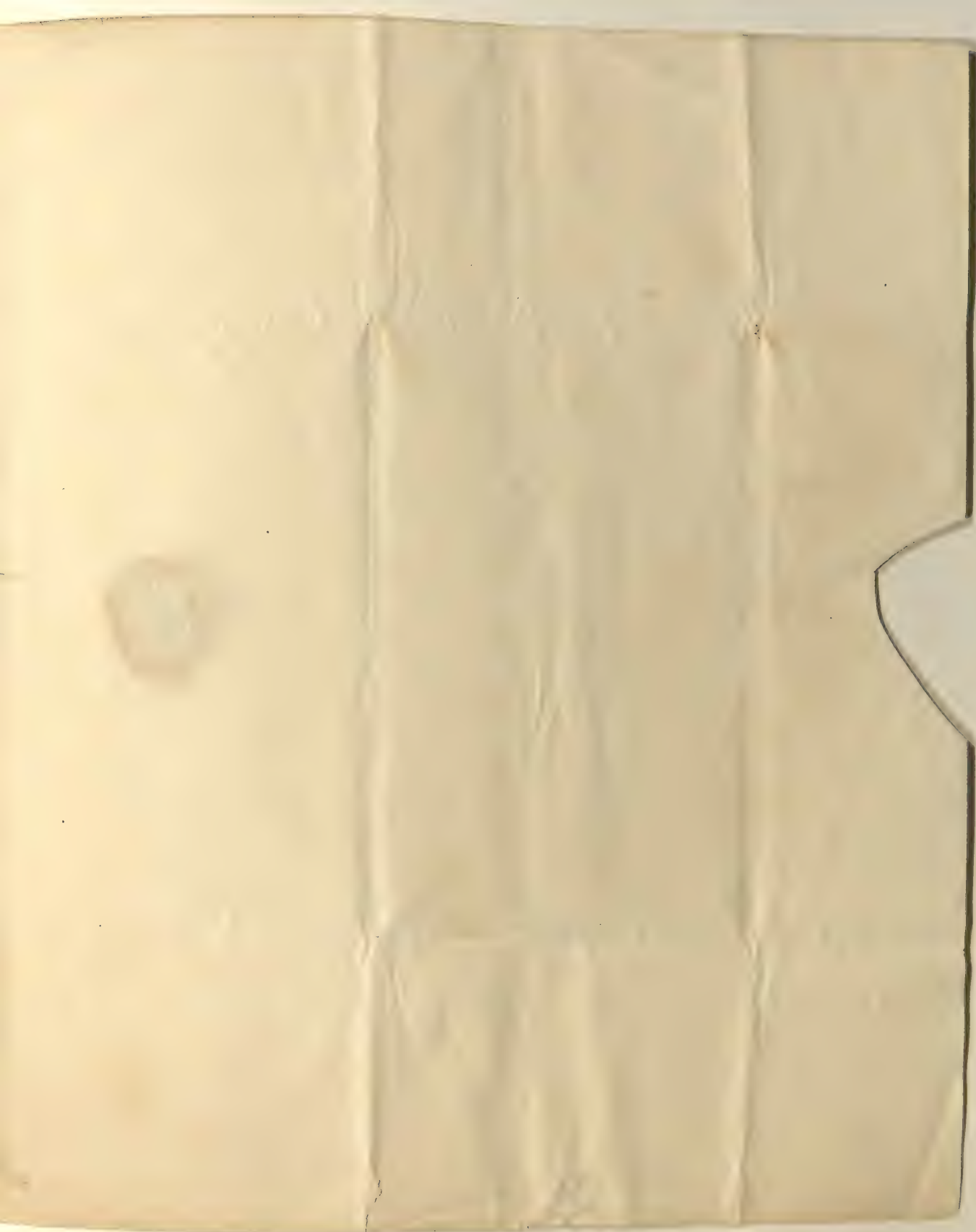
In the other subject I have much to say - & I think
I could complain a little in my turn. I have not
sat down in the house of the Dunmores since I left
at least I have not eaten bread, nor in
any other in London - but once where I had no
alternatives - nor have I seen a human being ^{for weeks,} in my
~~place~~ but in a morning ^{on} Thursday
when I came to town that morning to show some
civility to Mr Cunliffe, to whom I had never shown

any, since her marriage, & who had assured me
she was leaving town next day. Your sudden
departure deprives me of all opportunity of saying
more, as I am now sailing off for Mr Long's
near Bromley. The state of my health renders
it utterly impossible for me to spend 48 hours
in town. I am sorry I could not meet
you yesterday in St Andrew's Street. but I think
I have had some consolation during my long
illness that have amply repaid me for the kind
attention & anxiety of many of my friends.

In great haste from your ~~affectionate friend~~
W. W. W.

Saml Rogers -

I have no doubt of your triumph at Oxford.





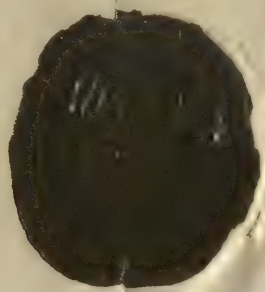
Seaford Oct 31. 1825

My Dear Madam,

I know not how to offer
you any consolation, under the
grievous calamity which has fallen
upon you, beyond what your own
excellent sense, & true feelings of
religion will supply. It may be
some, to hear that you poor soul had
every attendance & attention that could
be afforded him, where he was; that
his disease baffled the skill of the most
eminent

Dr. Wm. H. H. H.

Geo. Loring



eminent physicians at Madrid; &
that his last days were soothed by
the sympathy of all his former friends
there, who had the pleasure of his
acquaintance. He has left among
them, & among all with whom the
business of his Office had brought him
into contact, the sincerest regret for
his loss, & esteem for his character.

I need not say, my dear Madam,
that few participate more warmly in
that regret, or cherish a larger portion of
that esteem than I do. - and therefore
it is that, though I feel how little I
can

76
can say that is worth your reading,
I could not resist the impulse which
has occasioned you the trouble of this
letter.

Believe me, dear Madam,
with very sincere respect,

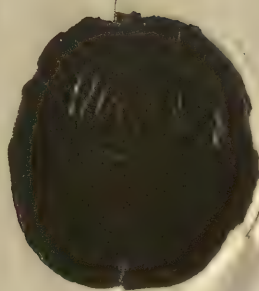
Your Obedt & faithful servant

Geo. Lanning

Mrs. Lanning

For Mrs. Lanning

Geo. Lanning



William E. Hill & Sons.
110 New Bond Street.
LONDON W

26th March 1901.

My Dear Mr. Veron Allen,
My brother
Alfred and I are extremely glad
to learn that you have the
autograph biography of Viotti
and if it is interesting - and it
ought to be - and you contemplate
publishing it I think that I
could get you a large number
of subscribers. I suggest that
you do publish it and issue a

circular which I would send out and try and get you two or three hundred subscribers.

I think that I might possibly get you a publisher as well.

I have one or two Viotti portraits, a letter, and some manuscript music, if you are at all hard up for illustrations. We practically know nothing about his violins and you may remember me trying to obtain from you some information about his fiddles, as we acquired one of the finest

Strad violins that exists, and attached to it there was a statement that it was in the possession of Viotti at his death. If there is anything in this precious autobiography about violins and any

price mentioned that Stradi-
fetched in those days we shall
be very glad to have some of
this information for our book on
Stradivari. You may be
pleased to learn that the
Stradivari book is just on the
point of completion as all the
chapters, except one are typewritten
and corrected. The whole of
it is practically in the hand-
writing of my brother Alfred
and untouched.

I did receive with very
great pleasure your postcard
from Abam. There was no
address on it or I should at
once have sent a few lines of
acknowledgment by return.

I hope therefore you will
excuse any seeming discourtesy.

yours very faithfully

Arthur F. Hayes

E. Heron Allen Esq.

- 327 **Tritto** (Giacomo), sehr geschätzter dramatischer und Kirchenkomponist (unter seinen zahlreichen Schülern war auch *Spontini*), 1735—1824. Eigenhändiges Musikmanuskript. 2 Seiten folio, mit Text, Fragment (Schluss einer kirchlichen Komposition). Echtheit bestätigt vom Dott. Masseangeli, Napoli, 27 Genajo 1870.
- 328 **Truhn** (Friedr. Hieron.), geschätzter Liederkomponist und Musikkritiker (1811—1886). 16 L. a. s. Berlin und Leipzig, 1843—1847, zusammen 42 Seiten 4to und 7 Seiten 8vo. Sämmtliche Briefe sind an *Meyerbeer* gerichtet. Wichtige musikalische Korrespondenz.
- 329 **Tua** (Teresa), la célèbre violoniste (née en 1867). Feuille d'album a. s. Breslau, 30 Novembre 1885. 1 page in-4to obl.
- 330 — **Tua** (Teresa). Eigenhändiges musikalisches Albumblatt mit Unterschrift. Baden-Baden, 20. Juli 1886. 1 Seite gross-quer-4to (Anfang des Mendelssohn'schen Violinconcerts).
- 331 **Ungher-Sabatier** (Caroline), berühmte dramatische Sängerin, vor ihrer Verheirathung mit Sabatier war sie bekanntlich die Braut von Nic. Lenau (1803—1877). L. a. s. Florenz, 11. Januar 1853. 4 Seiten 8vo. Sehr hübscher Brief an *Meyerbeer*. Nachrichten über die Oper in Florenz etc. — Beigefügt ist ein Brief (L. a. s.) ihres Vaters, ebenfalls an Meyerbeer, datirt Rom, 14. December 1834. 2¼ Seite 4to. Der Brief handelt ausführlich über die Erfolge seiner Tochter.
- 332 **Veit** (Wenzel Heinr.), hervorragender böhmischer Musikdilettant, Komponist von Kammermusik etc. (1806—1864). Eigenhändiger Brief mit Unterschrift. (Leitmeritz), 4 volle Seiten 8vo.
- 333 — **Veit** (Wenzel Heinr.). Eigenhändiges Musikstück mit Unterschrift. Wien, 24. August 1840. „Romance pour le piano.“ 1 Seite quer-4to. (Sehr hübsches Albumblatt).
- 334 **Verdi** (Giuseppe). L. a. s., 2 sett. 1854. 1 volle Seite 8vo, mit Adresse. Hübscher Brief in sehr launigem Ton an einen Pariser Freund.
- 335 **Verdi** (Giuseppe). Eigenhändiges Musikmanuskript mit Namen am Kopf (All'esimio Duprez G. Verdi). 7 Seiten gross-folio. *Verdi's Musikmanuskripte sind im Handel sehr selten.* Avec la notice suivante du célèbre ténor Duprez en tête: Jérusalem, opéra, grande scène de la dégradation expressément composée pour Duprez par Verdi qui lui a envoyé la présente ébauche écrite de sa main.
- 336 **Vierling** (Georg), geschätzter Komponist, geb. 1820. Eigenhändiges musikalisches Albumblatt mit Unterschrift. Frankfurt a. O., 2. Mai 1852. 1 Seite quer-folio.
- 337 **Vinci** (Leonardo). Opernkomponist (1690—1732). Eigenhändiges vollständiges Musikmanuskript mit Namen am Kopf (Vinci Leonardo m. p. 1729 per S. E. il Conestabile Colonna). Arie für Sopran mit Orchesterbegleitung. Partitur. 11 Seiten quer-4to. Schönes Manuskript aus Sammlung Aloys Fuchs.
- 338 **Violinvirtuosen**. Pierre Baillot. L. a. s. Paris, 1829. 1 Seite 4to. — J. J. Bott. L. a. s. Wolfenbüttel, 1881. 1 Seite klein-8vo. — Ferd. David. L. a. s. Leipzig, 1847. 3 Seiten klein-8vo. — Fr. Aug. Pott. P. a. s. Oldenburg, 1840. 1 Seite quer-8vo. — Remenyi. Albumblatt, nur sein Name, in Lapidarschrift, (*Curiosum*).



- 30 Viotti (J.-B.), célèbre violoniste et compositeur pour son instrument (1753—1824). Manuscrit autographe signé. „Précis de la vie de J. B. Viotti depuis son entrée dans le monde jusqu' au 6 mars 1798". Hambourg, ce 23 mars 1798. 9 pages in-folio.
Curieux et important manuscrit.
- 31 Vogl (Heinrich), der berühmte Wagnersänger (1845—1900). Eigenhändiger Brief mit Unterschrift. München, 4. Januar 1875. 2 Seiten 8vo.
- 32 Vogler (Abt.), der berühmte Theoretiker und Komponist, Lehrer Carl Maria von Weber's und Meyerbeer's (1749—1814). Eigenhändiger Brief mit Unterschrift. Amsterdam, 1. Dezember 1789. 1 volle Seite 8vo, mit Adresse. (An Knigge in Hannover).
Die Unterschrift ist, wie gewöhnlich, stark verschnörkelt.
- 33 Vogler (Abt.). Eigenhändiges Musikmanuskript mit Namen: „Aria Contralto solo, due violini, viola e basso (cembalo)". Textanfang: „O Dio! tu sei chi tu se il fido vorrà, ma spera" etc. 8 Seiten gross quer-fol. Sehr schönes Manuskript.
Am Schluss befindet sich folgende Notiz von Vogler's Hand: „Herr Weber. Ich ersuche Ihnen, von gegenwärtiger Partition die 2 Violinen, Viola und Bass ohne Singstimme herauszuziehen und im Nachmittag um 2 Uhr zum H. Hertel zu schicken. Vogler.“ Mit Herrn Weber ist sein Schüler Carl Maria von Weber gemeint.
- 34 Volkmann (Robert), der hervorragende Komponist (1815—1883). Eigenhändiger Brief mit Unterschrift. Pest, 22. Jan. 1872. 3 Seiten 8vo.
- 35 Volkmann (Robert). Eigenhändiges musikalisches Albumblatt (Anfang seines Klaviertrios op. 3) mit Datum und Widmung. Pest, 17. Dec. 1853. 1 Seite 4to.
- 36 Wagenseil (Georg Christoph), namhafter Komponist (1715—1777). Eigenhändiges vollständiges Musikmanuskript mit Namen am Kopf. „Hymnus in f-m. Sti. Peregrini" für Sopran und Alt, 2 Violinen u. Orgel. Partitur. 11 Seiten quer-fol.
Sehr schönes Manuskript aus Sammlung Aloys Fuchs.
- 37 Wagner (Richard). Eigenhändiger Brief mit Unterschrift. Bayreuth, 21. März 1873. 1² Seiten 8vo.
Freundschaftlicher Brief an Professor Doepler in Berlin, den Wagner bekenntlich mit den Zeichnungen der Kostüme für seinen „Ring der Nibelungen" betraut hatte. Er ladet ihn gleichzeitig zu einem Besuch in Bayreuth ein „für die Zeit, in welcher alle meine Darsteller hier versammelt sein werden".
- 38 Wagner (Richard). Eigenhändiger Brief mit Unterschrift. Bayreuth, 29. Jan. 1877. 2 Seiten 8vo.
Schöner und interessanter Brief an den Komponisten u. Musik-schriftsteller Martin Plüddemann. Er hat endlich seine (Plüddemann's) Broschüre (die Bühnenfestspiele in Bayreuth) gelesen und sich sehr darüber gefreut. „Ihr, dort oben an der Ostsee, zeichnet Euch immer durch vielen gesunden Verstand aus, was dann bei tiefer Eindrucksfähigkeit eine vortreffliche Wirkung hervorbringt. — Sie haben zuletzt erfahren, welche Wege ich beschreite, um meine Sache im richtigen Geleise zu erhalten." etc.
- 39 Wagner (Richard). Prachtige Originalphotographie aus dem Jahre 1861. Knestück, oval. Bildgrösse ca. 28:22 Centimeter, Papiergrösse ca. 41:30 Centimeter, Profil nach links, hierunter *eigenhändige Widmung: Eine Notenreihe (aus Tristan). Der grossen Künstlerin und deren Freundin Luise Dustmann zum Andenken an Richard Wagner. Wagn. 25. October 1861.*
Man sehe das gegenüberstehende Facsimile.



Paris, ce 13 Décembre 1822.

Testament, ou mes
dernières Volontés.

En présence de mon créateur à qui je vais rendre compte de ma malheureuse Vie, je dépose ici mes dernières Volontés, suppliant mes amis, Gustave Gasslar, demeurant No: 17 Boulevard Soissonnière, & Guillaume Chimery demeurant au Havre ou à son défaut George Robert Chimery son fils demeurant à Londres de vouloir bien être mes exécuteurs testamentaires et de suivre de point en point ce que je vais détailler.

Non seulement je meurs sans fortune mais de plus je meurs avec une dette qui me déchire l'Âme. C'est celle que mes malheurs m'ont fait contracter vis à vis Madame Chimery née Trésilian!..... Cette bonne excellence créature pour m'aider de plus en plus dans le commerce, elle a voulu laisser à ma disposition la somme de vingt quatre mille francs. La maison a fait banqueroute et j'ai été forcé d'abandonner non seulement tous les fonds que j'y avais, mais aussi ces vingt quatre mille francs prêtés avec tant de désintéressement & de générosité. Cette dette sacrée fais le malheur de ma vie et troublerait le repos de mes cendres, si je suis assez malheureux infortuné pour ne pouvoir l'acquitter. Je désire donc si Dieu m'appèle à lui avant que j'aie pu remplir ce devoir envers l'Amitié la plus pure, que tout ce que j'ai au monde soit vendu, réalisé et remis à Mad. Chimery née Trésilian ou à ses héritiers, la priant seulement de payer à mon frère André Viotti la somme de huit cent francs que je lui dois. Tout le surplus elle le prendra comme un mince dédommagement à la grande somme que je lui dois. Je désire même que mes amis ne réservent rien pour mon enterrement: un peu de terre suffira pour un malheureux—comme moi misérable

comme moi.

On trouvera parmi ma musique deux concertos manuscrits; on trouvera deux Violons dont un appartient déjà à Made. Chinery celui de Clotz, mais l'autre de Stradevarius est à moi, il est excellent et on pourra en tirer une bonne petite somme. J'ai aussi deux ou trois tabatières d'or une montre en or aussi, tout cela doit appartenir à lad. dame et je m'attends à ce que mes bons amis remplissent mes vœux.

Hélas! Après tout je serai encore bien loin de compte pour m'acquitter de cette dette sacrée qui pèse tant sur mon cœur. Mais enfin si Dieu n'exauce pas mes prières, s'il ne me laisse pas vivre jusqu'à ce que j'aie pu remplir en entier mes devoirs, Mon amie cette Créature parfaite à qui je suis si bien rendre Justice me pardonnera. Elle sait bien que ce n'est pas de ma faute si je meurs misérable, et si je me trouve dans l'impossibilité de compléter tout ce que je lui dois. Je suis même sûr qu'elle donnera des larmes amères à ma mémoire et qu'elle ne cessera de prier l'Être Suprême pour le repos de mon âme.

C'est dans cette persuasion que, les larmes aux yeux, je lui dis l'éternel adieu, Je vous le dis à vous mêmes, mes chers bons amis, tout plein de la reconnaissance que je ne pourrai plus vous témoigner lorsque Vous parcourrez cet écrit. Adieu, donnez une larme, un soupir au malheureux qui vous adresse ses dernières adieux prières.

Fait à Paris, ce 13 Décembre 1822.

Signé,

J.B. Viotti.





